

1 SEPT 1940

SIMONE SAINT-CLAIR

HUGUETTE ET SES VINGT ANS



2^{FRS}

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies 80 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 3 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 8 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 35 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

c90908

HUGUETTE ET SES VINGT ANS

C 90908

SIMONE SAINT-CLAIR

HUGUETTE
ET SES VINGT ANS

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^{LA} LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

HUGUETTE ET SES VINGT ANS

CHAPITRE PREMIER

A petit bruit, les deux mâchoires du sécateur se refermaient sur les tiges des roses défléuries, dont les derniers pétales jonchaient le gravier de l'allée, et, d'un mouvement adroit, la jardinière improvisée les recueillait dans une petite corbeille de jonc tressé. Parfois, un geste trop nerveux faisait qu'un de ses doigts délicats s'écorchait à une épine, et la jeune fille mordait ce doigt, comme si, au lieu de lui appartenir, il eût été celui d'un ennemi mortel.

Elle devait avoir entrepris ce petit travail pour échapper à un souci lancinant, pour tromper, par l'agitation physique, un trouble moral violent, car, tout à coup, elle frémissait tout entière, pinçait les lèvres et ses cils battaient très vite, comme si elle eût réprimé des larmes. Sous l'effort, elle rougissait violemment... et, clic ! clac ! le sécateur recommençait à couper les tendres tiges découronnées.

Huguette fronça les sourcils. Le tintement grêle de la sonnette de la grille venait de retentir. Elle ne pouvait voir qui arrivait, pas plus qu'on ne pouvait l'apercevoir, car elle se trouvait de l'autre côté de la maison, là où une minuscule roseraie, terminée par une allée en trompe l'œil donnait au jardin une vague apparence de parc. Il ne faut pas se montrer trop exigeant à Boulogne-sur-Seine, si près de la grande ville, là où quelques anciennes propriétés luttent encore contre l'envahissement des immeubles neufs à allure de buildings.

Elle tendait l'oreille. De l'autre côté, des pas pressés indiquaient que quelqu'un allait ouvrir. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, comme si elle eût cherché un refuge. Mais il n'y avait pas de buisson assez épais pour se dissimuler aux visiteurs, s'ils s'avisait de venir par ici. Elle regarda d'un air de rancune le vieil hôtel Second Empire, dont les fenêtres s'ouvraient sur le beau printemps, haussa les épaules, et, distraite, coupa une rose rouge à peine épanouie. Elle la ramassa, la respira d'un geste charmant, ses deux mains ramassées en conque, et resta immobile.

Une voix disait, dans une pièce du rez-de-chaussée :

— Merci, Aline. Je trouverai bien mademoiselle. Le jardin n'est pas si grand.

Il n'y avait plus d'espoir d'échapper à l'indiscret. Mais il faut croire que cet indiscret était sympathique à Huguette, car elle cria :

— Je suis là, monsieur Ruber ! Je vais venir !

— Je vous en prie, n'en faites rien, Huguette.

C'est moi qui vais aller vous rejoindre. Au milieu des roses, vous êtes dans votre véritable cadre, et j'aurai plaisir à vous y voir !

— Venez donc, répondit la jeune fille avec un rire qui ne sonna ni très haut ni très juste. La toilette de la roseraie est tout juste finie pour vous recevoir !

— Rose parmi les roses ! dit le nouveau venu, descendant les marches qui, d'une grande porte-fenêtre, donnaient dans le jardin.

Huguette sourit, toujours un peu contrainte, au compliment, légèrement démodé, mais qui s'accordait si bien avec l'aspect de celui qui l'avait prononcé.

Guillaume Ruber appartenait à un type d'homme qu'on rencontre encore quelquefois. Il faisait partie d'une époque périmée. Agé de cinquante-cinq à soixante ans, il était vêtu avec une élégance un peu précieuse qui rappelait les années environnant 1900, portait un chapeau mou clair, des gants jaunes et des chaussures à guêtres blanches, sans oublier, bien entendu, la fleur fraîche à la boutonnière, variant suivant la saison.

Tout cela lui donnait un petit air suranné mais nullement ridicule. Il n'était pas d'aujourd'hui, voilà tout. Mais cela n'empêchait pas qu'il fût sympathique et charmant. Et, en le voyant, on était porté tout naturellement à avoir confiance en lui.

Rien qu'à la façon dont il saluait Huguette, on reconnaissait l'exquise galanterie, déjà d'un autre âge, que négligent un peu les jeunes gens d'aujourd'hui, habitués à traiter en camarades celles qu'ils

rencontrent sur les bancs des Facultés ou sur les terrains de sports. Il était très « Vieille France », Guillaume Ruber. Avec cela, portant beau, se défendant âprement contre les atteintes de l'âge, sans pourtant condescendre à se teindre. En cela, il avait raison, car ses tempes blanchies rajeunissaient étrangement son visage aux traits fins, aux yeux malicieux, à la bouche souriante, découvrant des dents solides et intactes.

— Vous voilà donc seule, Huguette, dans votre domaine fleuri ? J'étais venu voir mon vieil ami Vaudray et cette bonne Aline m'a dit qu'il était sorti.

— Oui, répondit vivement Huguette. Il est allé avec marraine chez le notaire, où ils avaient affaire. Je pense qu'ils ne vont pas tarder à rentrer. S'il vous plaît de les attendre en ma compagnie, cher monsieur Ruber, venez vous asseoir sur mon banc.

Elle montrait un vieux banc de pierre, adossé au treillage tapissé de rosiers grimpants, qui terminait l'allée en trompe-l'œil :

— Si cela me plaît ? Je crois bien, ma petite Huguette. Nous bavarderons de tout et de rien. Ce sera charmant et j'espère ne pas être trop ennuyeux, ajouta-t-il en riant.

Mais, tout en parlant, il observait d'un œil scrutateur la jeune fille qui, en s'asseyant, sa corbeille et son sécateur posés à côté d'elle, gardait une expression tendue, les yeux fixés devant elle :

— J'ai toujours grand plaisir à causer avec vous, monsieur Ruber, dit-elle enfin, comme si elle se fût rendu compte tout à coup que la politesse lui commandait de ne pas rester silencieuse.

— Oui ? Mon Dieu ! Comme vous avez dit cela avec peu de conviction ! Je croirais plutôt que vous en voulez à votre vieil ami d'être venu troubler votre solitude.

Huguette rougit et leva vers celui qui parlait le regard de deux grands yeux couleur noisette, droits et francs :

— Ma solitude ? répéta-t-elle. Je n'y tiens pas autrement, à ma solitude. Je suis assez solitaire comme cela !

— Des papillons noirs, petite Huguette ?

— Mais non...

— Si. Je vous connais depuis bien longtemps, mon enfant, presque depuis votre naissance, puisque votre père était un de mes meilleurs camarades... Je vous ai vu grandir et j'ai appris, en vous regardant vivre, que vous n'êtes ni capricieuse ni d'humeur changeante. Vous avez du chagrin, petite fille ?

Elle secoua la tête d'un mouvement un peu hautain. On devinait en elle une farouche pudeur morale, une étrange volonté à ne pas se laisser surprendre, à ne pas montrer de faiblesse. Un pli léger entre ses sourcils marquait, d'un signe d'obstination, son front intelligent.

Guillaume Ruber attendit encore un instant. Il savait qu'Huguette Lépinay ne se confiait pas facilement, mais il était assez au courant de son existence pour, d'un mot, forcer cette âme à s'ouvrir.

— Allons ! dit-il, cela ne va pas. Parions que nous avons eu encore quelque démêlé avec notre excellente marraine madame Vaudray.

Huguette avait baissé la tête. Elle suivait, à ses

pieds, la marche hésitante d'un insecte au corselet doré :

— Je crois que je suis très méchante, monsieur Ruber, dit-elle tout bas.

— Je n'en crois rien, moi. Qu'y a-t-il encore ?

Elle eut un geste las :

— Tout et rien, murmura-t-elle. Sans doute suis-je injuste... Je ne peux arriver à m'entendre avec marraine. C'est très mal, je le sais. Mais je ne peux pas ! Ce matin encore, je lui ai très mal répondu, et elle est partie fâchée. Je n'avais pas voulu la froisser, elle a pris ombrage d'une phrase que je croyais innocente.

— Je vois cela d'ici, remarqua Ruber en souriant. Une vétille !

— Oui... Elle m'a demandé mon avis sur une robe qu'elle venait de se faire faire. Je lui ai dit qu'elle comportait un détail pas très heureux, à mon avis... Des petits nœuds, une idée à elle justement, paraît-il. Elle a fini par me reprocher mon ingratitude, alléguant que je ne cherchais qu'à lui être désagréable.

Elle serrait l'une dans l'autre ses deux mains fines et nerveuses :

— Je ne veux pas me révolter... Ils ont été si bons pour moi, ils m'ont recueillie, soignée avec tant de dévouement à la mort de mes parents. Et lui, parrain, est un être tellement exquis ! Mais c'est dur, horriblement dur...

Elle parlait tout bas maintenant, haletante, près des larmes qu'elle refoulait courageusement :

— Mon cher vieil ami, jusqu'à l'âge de dix ans,

j'ai été une petite fille si choyée, si heureuse. Cet horrible accident est arrivé. La direction de l'auto de mes parents se rompant, sans raison apparente, sur une route de Normandie... En une minute, comprenez-vous ? En une minute, j'étais privée des deux êtres qui m'aimaient plus qu'eux-mêmes !

Guillaume Ruber lui prit la main doucement. Oui, il se rappelait sa stupeur en apprenant, il y avait neuf ans de cela, cet accident absurde, la mort tragique de Robert et d'Eliane Lépinay, en pleine jeunesse, en pleine force. Il revoyait l'enterrement, et cette petite fille vêtue de noir qui se mordait les lèvres pour ne pas crier, avec cette même pudeur qui, aujourd'hui, retenait l'aveu de sa peine...

A quoi bon questionner, d'ailleurs ? Cette peine, Ruber la comprenait d'autant mieux que celle qui en était la cause ne lui était peut-être pas extrêmement sympathique.

Quand on a un ami tendrement aimé, et que celui-ci est affligé de la femme la plus fâcheuse qui soit au monde, on a le choix entre deux partis : ou la supporter de bonne grâce, ou s'éloigner. En ce qui concernait Mme de Vaudray, Guillaume Ruber avait pris le premier. Et, comme c'était un homme d'une exquise éducation et de beaucoup d'esprit, il trouvait moyen de dissimuler ses véritables sentiments sous des apparences d'aimable badinerie, de taquinerie légère.

Qu'on s'imagine une petite femme noire, haute comme une botte et piaillant du matin au soir, tyrannique et tâtillonne.

Elle décidait, tranchait de tout et, quand elle avait

réduit tout le monde à lui céder, et particulièrement son mari, le meilleur et le plus faible des hommes, elle changeait d'idée.

Avec cela, elle n'était nullement incapable d'un bon mouvement. La nature humaine a de ces contradictions. Mais lorsqu'elle accomplissait une bonne action, elle trouvait moyen de la gâter immédiatement par quelque accès de mauvaise humeur, par des attaques agressives contre l'ingratitude humaine ou par quelque lubie qui en détruisait immédiatement l'effet.

C'est ainsi qu'au moment de la mort des Lépinay, elle avait de tout cœur accepté la charge d'Huguette.

Seulement, elle s'était si bien arrangée, qu'elle avait rendue parfaitement malheureuse cette enfant sensible, si durement frappée par la perte des siens.

Elle avait prétendu l'élever à sa façon. Et, bien entendu, sa façon consistait à changer de méthode tous les huit jours quand ce n'était pas toutes les vingt-quatre heures. Huguette avait grandi ainsi, bousculée, ne sachant jamais ce qu'elle devait faire pour satisfaire son « éducatrice », mettant toute la bonne volonté à obéir ; se trompant, faute de comprendre et, pour finir, allant se réfugier auprès de son tuteur, brave homme intelligent et raffiné, mais de caractère faible, et qui, retiré des affaires, ne vivait que dans sa bibliothèque.

Auprès de lui, elle trouvait compréhension et tendresse. Mais Mme de Vaudray prétendait la soustraire à l'influence de son mari qui « gâtait beaucoup trop cette petite ». Et les folies recommençaient.

Ruber avait assisté à bien des petits drames, en

avait deviné d'autres. Aujourd'hui, il reconnaissait sur la physionomie d'Huguette qui tournait et retournait distraitemment entre ses doigts la rose rouge cueillie tout à l'heure, l'expression fermée, tristement pensive qui l'avait si souvent frappé de façon pénible, alors qu'elle était petite fille.

— Allons, dit-il, vous n'êtes pas si seule, ma petite Huguette. On vous aime...

— Qui donc ? répliqua-t-elle vivement. Oui, vous me parlerez de mon tuteur. Mais que peut-il pour moi ? Il chérit sa femme, ce qui est bien naturel, et il a pris l'habitude de se laisser dominer par elle.

Elle soupira et, mi-sérieuse, mi-plaisantant, elle ajouta :

— Marraine est terrible ! Terrible ! Croyez bien, mon cher vieil ami, que je ne suis pas la seule qu'elle affole. Voyez Anne et Germaine, la cuisinière et la femme de chambre. Quand une réception doit avoir lieu, elle les ahurit par des ordres contradictoires, les fait pleurer.

Ruber se mit à rire :

— Et je veux parier que, la soirée passée, elle leur donne une gratification ?

— Vous ne vous trompez pas, répondit la jeune fille, riant aussi malgré elle. Elle déclare que tout s'est très bien passé... et ajoute qu'il n'y a pas beaucoup de gens capables de recevoir comme elle ! Comme il lui arrive, après m'avoir fait une scène sans raison, de m'offrir un cadeau. Que voulez-vous ? C'est un étrange caractère. Il ne faut pas lui en vouloir. Mais...

Ce « mais » sous-entendait bien des choses et Ruber eut le cœur un peu serré.

Elle est gentille et patiente, se dit-il. Mais quelle vie a-t-elle entre Antoine, charmant et faible, et cette folle de Zoé ?

Car la douce créature portant le nom de M. de Vaudray s'appelait Zoé !

— Mais ? répéta-t-il, espérant provoquer la suite des confidences.

— Mais... Je suis très seule. Je me suis réfugiée dans un petit univers à moi, peuplé de livres, de musique...

— Vous sortez avec Antoine ?

— Oui, mon tuteur m'emmène dans les musées, nous assistons ensemble à des concerts, et nous allons chez quelques amis. C'est une libération d'une après-midi, d'une soirée. Mais cela n'arrive pas très souvent, parce que Mme de Vaudray qui n'aime pas sortir trouve moyen de nous reprocher, lorsque nous rentrons, le plaisir que nous prenons sans elle !

« — Cela va bien pour vous deux de courir, dit-elle. Moi, j'ai trop à faire dans cette maison... »

Huguette était debout maintenant.

— Ah ! murmura-t-elle, monsieur Ruber, dites-moi que cette vie ne durera pas toujours. Il y a des moments où j'ai envie de fuir. où j'envie la midinette déjeunant de deux croissants sur un banc des Tuileries, où je rêve de je ne sais quel hasard qui changerait ma destinée. Je n'ai que vingt ans et il y a aussi des moments où je souhaiterais avoir une direction, un soutien. Je voudrais m'appuyer sur un être qui serait un peu ma conscience...

Son visage s'était légèrement enflammé et ses yeux prenaient une expression de détresse. Ruber comprit ce dont la jeune fille souffrait le plus : c'était du manque de tendresse. Et, brusquement, il fut inquiet pour elle. Jolie et fraîche comme elle l'était, riche par l'héritage de ses parents, si jamais elle devenait la proie de quelque coureur de dot sans scrupules ? Il serait si naturel qu'elle s'attachât au premier homme qui lui murmurerait une parole d'amour... Mais quel danger !

Elle mit un doigt sur ses lèvres. La grille du jardin venait de tourner sur ses gonds et l'on entendait deux voix, l'une grave, bien posée, timbrée, celle de M. de Vaudray ; l'autre, féminine, aiguë !

— Mon Dieu ! murmura Huguette. Je suis sûre qu'ils se disputent. Que peut-elle avoir imaginé encore pour tourmenter mon tuteur ? Je vous en prie, monsieur Ruber, dites que vous venez d'arriver... Elle penserait que nous avons parlé d'elle, que je me suis plainte...

Guillaume sourit. Il était assez solide pour résister à l'assaut, quel qu'il fût. Celle qu'il nommait intérieurement « la douce Zoé » ne l'effrayait nullement.

Nul couple ne pouvait présenter aspect plus disparate que celui des Vaudray : lui, grand, robuste, avec de beaux cheveux grisonnants rejetés en arrière, un visage placide et doux, dont la bouche au dessin indécis révélait la faiblesse.

Elle, brune comme un criquet, mince et anguleuse, avec un curieux masque durement découpé, qui avait dû être joli et même l'était encore lorsque

« la douce Zoé » consentait à montrer quelque amabilité, ce qui était rare.

Elle fit une petite grimace de contrariété en apercevant Guillaume. Ce n'était pas qu'elle le détestât, mais elle n'aimait pas que les gens vissent sans qu'elles les invitât, et, d'autre part, ne se sentant pas la conscience très tranquille au sujet d'Huguette, elle craignait que celle-ci fit des confidences :

— Ce cher ami ! dit-elle de sa voix pointue. Il part au moment où nous arrivons ! Si nous avions été prévenus de sa visite, nous serions rentrés plus tôt. N'est-ce pas, Antoine ?

Elle les enveloppait tous deux d'un regard soupçonneux :

— Huguette vous a tenu compagnie, j'espère ? Elle est charmante, quand elle le veut bien...

Ce « quand elle le veut bien » était accompagné d'un coup d'œil vers le ciel, sans doute pour prendre les dieux à témoin de ce que la pupille de son mari lui faisait endurer. Les cils de la jeune fille battirent et elle répondit :

— J'ai fait de mon mieux, marraine.

Guillaume Ruber, en homme de goût, avait immédiatement jugé la fameuse toilette, sujet de la discussion du matin. Elle était un peu ridicule, en effet, avec ses brochettes de petits nœuds.

— Chère amie, prononça-t-il avec un sourire, que vous êtes élégante ! Voilà une robe qui vous va fort bien... N'est-ce pas, Antoine ?

— Certainement, répondit M. de Vaudray, embarrassé.

La « douce Zoé » accepta le compliment sans broncher :

— Oh ! c'est une petite robe de rien du tout... Elle peut ne pas plaire à tout le monde...

— C'est, dit Guillaume, qu'elle est assez originale. Mais il est juste de dire aussi que tout le monde ne pourrait pas la porter.

Mme de Vaudray daigna sourire. Ruber était arrivé à ce qu'il voulait. Elle serait de bonne humeur toute la soirée et Huguette y gagnerait un peu de repos. La jeune fille appuya sur lui son regard franc et pur avec une gentille expression de reconnaissance. Et lorsque, quelques minutes plus tard, il prit congé, une petite voix murmura près de son oreille :

— Merci, grand ami... Merci d'avoir détourné l'orage !

Malgré tout, Guillaume Ruber fut hanté, pendant le reste de la journée, par la vision d'Huguette Lépinay, tourmentant de ses doigts fins la rose rouge, avec, dans les yeux, une touchante tristesse d'orpheline...

— Elle est faite pour la joie, pensait-il. Que pourrais-je faire pour l'aider à être heureuse ?

CHAPITRE II

— Mon cher Guillaume, dit Antoine de Vaudray d'un air mystérieux, j'ai reçu une lettre dont je n'ai pas soufflé mot à ma femme...

— Voilà qui est à blâmer, Antoine. Un bon mari ne doit pas avoir de secret pour son épouse.

— Oh ! s'excusa le charmant homme, il ne s'agit pas d'une chose grave. C'est un libraire de mes amis qui loge boulevard Montparnasse et me signale plusieurs trouvailles intéressantes, entre autres, une édition de Pascal de 1670, avec des annotations manuscrites en marge qui pourraient bien émaner d'un de ces messieurs de Port-Royal... Seulement, c'est assez cher et Zoé m'aurait reproché avec raison...

— Oui, je vois cela d'ici. Tu glisseras le volume dans ta bibliothèque et tu en feras l'occasion de délices égoïstes et solitaires. Vous vous figurez cela, Huguettes ? Votre cher tuteur armé d'une loupe !

— C'est une belle chose que la passion du bibliophile, dit gravement la jeune fille. Mon tuteur, vous brûlez d'envie d'aller boulevard Montparnasse. Courez-y. Je vous attendrai sagement ici ou dans le jardin du Luxembourg.

— Eh bien ! ma petite fille, je te confie à Guillaume. Ce n'est pas la première fois qu'il te servira de chaperon ; et, puisque le hasard nous a fait le rencontrer...

Était-ce bien le hasard, ou plutôt Ruber ne s'était-il pas souvenu que, dans un bref entretien au téléphone, Vaudray lui avait dit compter se rendre, cette après-midi-là, au musée du Luxembourg, avec Huguettes ? Toujours est-il que la rencontre avait eu lieu devant les toiles des Impressionnistes. Et Guillaume se demandait avec un peu d'anxiété d'où venait ce désir, ce besoin presque, de revoir la jeune

filles et de s'assurer par lui-même que ses papillons noirs s'étaient dissipés.

Maintenant, tous trois prenaient le thé dans un petit établissement de la rue de Médicis, lieu charmant, un peu grave, peuplé d'étrangères studieuses, de professeurs et d'étudiantes, tout cela très « Rive Gauche ». Car ce coin du grand quartier universitaire a un certain cachet noble, un peu désuet qu'on ne rencontre nulle part ailleurs...

M. de Vandray se levait déjà :

— Je ne fais qu'aller et venir. Avec un taxi...

— Ce sera l'affaire de deux heures, observa Guillaume taquin. Et pour peu qu'il y ait un beau Montaigne, édition princeps, quelque La Boétie de derrière les fagots, nous ne te revoyons pas... Je me souviens qu'il y a quelques années, il m'est arrivé ainsi de surveiller Huguette jouant au cerceau dans les allées. Avez-vous votre cerceau, aujourd'hui ?

— Non, riposta Huguette, entrant dans le jeu. Mais je vous ennuierai pour que vous m'en achetiez un chez l'une des marchandes qui vendent des bonbons et des sodas...

— Et je vous empêcherai de tomber dans le bassin !

— Nous ferons mieux. Nous louerons un petit bateau à voiles que nous lancerons sur l'eau et nous nous figurerons qu'il s'en va très loin, vers des îles merveilleuses où l'air a le parfum des épices et de l'oranger !

— Sont-ils enfants, tous les deux ! s'exclama Vandray. Eh bien ! allez au Luxembourg. Je vous retrouverai près de la Fontaine Médicis.

Avec sa jeune compagne, Guillaume Ruber traversant la rue de Médicis, pénétra dans le jardin.

C'était l'été. Mais l'été tout jeune, encore tout frais, avant les brûlures de juillet qui, déjà, arrachent des feuilles aux arbres et font ressembler les massifs de géraniums à de grandes fournaises vibrantes. Autour de la fontaine où Polyphème s'apprête à laisser rouler son rocher sur Acis et Galathée endormis, les arbustes avaient l'air peints à neuf. Des enfants jouaient près du bassin rectangulaire au bord duquel s'alignent toujours quelques chaises, occupées par des rêveurs et des liseurs de vers.

Mais, aujourd'hui, sauf quelques innocents aux boucles blondes et brunes, il n'y avait personne et, tout naturellement les deux promeneurs, jusque-là silencieux, s'installèrent sur deux sièges côte à côte.

Huguette, pensive, regardait tour à tour les enfants et les poissons dont les ébats ridaient l'eau claire :

— Eh bien ? interrogea doucement le vieil ami. Ce pauvre cœur est-il moins triste, aujourd'hui ?

— Je m'ennuie un peu. Je regarde la vie sans y prendre part. Tenez, je suis comme ces petits bateaux dont nous parlions tout à l'heure. Ils partent. Mais un fil les ramène impitoyablement au rivage.

— Oh ! oh ! Huguette ! dit Guillaume en riant. Vous rêvez de partir ?

— Non, vieil ami. Je parle au figuré... Il m'arrive d'échafauder des projets, de me laisser aller à imaginer l'avenir. Et je suis tirée, moi aussi, en arrière, tout de suite. Je me retrouve prisonnière.

Oui, je sais, vous me jugez injuste. On est très bon pour moi. Mais je voudrais... je voudrais...

La tête tournée, elle suivait des yeux deux couples qui s'avançaient vers la fontaine.

C'étaient, d'abord, deux jeunes gens : elle, une vingtaine d'années comme Huguette, brune avec un gai visage de Parisienne. Lui, vingt-six ou vingt-huit ans, un beau garçon musclé, solide, rayonnant de vie. Ils parlaient à mi-voix, tranquillement. De temps en temps, la jeune fille regardait son compagnon avec une tendresse un peu timide.

Derrière eux venait un second couple, beaucoup plus âgé. Elle, quarante-cinq ans environ, le portrait frappant de celle qui marchait devant eux, avec le même charme mutin, mais adouci, un peu effacé comme un pastel. Elle donnait le bras à un monsieur de quelques années plus âgé qu'elle. C'étaient, à n'en pas douter, deux fiancés et les parents de la jeune fille.

Guillaume Ruber avait suivi la direction des regards d'Huguette.

— Ma petite fille, dit-il doucement, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Vous avez l'âge de vous faire une vie à vous. Y avez-vous déjà songé ?

Elle fit « non » de la tête.

— Je pense, reprit-il, que vous n'avez aucune répugnance pour le mariage ?

— Mais non, répondit-elle en souriant. N'est-ce pas la destinée normale d'une femme ? Et puis, là, franchement, je ne me vois pas restant vieille fille.

— Je le pensais bien. La voilà, la véritable éva-

sion, ma chère petite. Je n'en conçois pas de plus belle pour vous.

— Certainement. Ce serait mon plus vif désir... Mais...

— Mais ?

— Mais, reprit-elle en souriant, pour se marier, il faut être deux.

— Croyez-vous que le... partenaire serait très difficile à trouver ?

— En tout cas, il n'a pas encore paru.

— Vraiment ?

— Vraiment, je vous le jure. Pourquoi mentirais-je avec vous ? Oh ! je ne dis pas que des jeunes gens ne m'aient pas fait la cour. Mais aucun ne m'intéresse. Je les trouve ennuyeux, superficiels... et égoïstes !

— Il y a des exceptions.

— Mettons donc que je ne les ai pas rencontrées.

— Donc, personne...

Elle secoua la tête vivement.

— Non ! absolument personne ! Sinon, je vous le dirais... C'est là justement ce qui me peine. Ce vide, cet isolement... ce foyer qui n'est pas le mien et où il arrive, malgré la bonté de mon tuteur, que je me sente un peu une intruse. Je suis parfois, malgré mes efforts, un sujet de discorde entre M. de Vaudray et sa femme. J'en souffre.

Il posa sa main sur la sienne :

— Sérieusement... si malheureuse que cela, petite fille ?

— Un véritable oiseau tombé du nid ! dit-elle en

s'efforçant de rire. J'ai beau essayer de voler, je retombe toujours...

Il y eut un long silence. Les deux couples de tout à l'heure repassaient. Mais, cette fois, les deux jeunes gens encadraient les parents. Tous quatre causaient gaiement. Ces inconnus donnaient une impression de joyeuse confiance en la vie.

— Hugnette ! dit doucement Guillaume .

— Quoi, vieil ami ?

— Je voudrais vous dire quelque chose... quelque chose de très difficile à exprimer.

— Mon Dieu ! De quoi s'agit-il ? Est-ce que je vous fais peur, par hasard ?

— Non... Ecoutez, Hugnette... Je voudrais vous raconter une histoire.

— Comme lorsque j'étais toute petite ? Oh ! que cela me plairait ! Allons. Il était une fois...

Venait-elle d'avoir l'intuition de ce qu'il pensait ? Elle rougissait légèrement et ses fines mains gantées tourmentaient le fermoir de son sac de cuir !

— Eh bien ! soit. Il était une fois... C'est le début de tous les contes... Donc, il existait une jolie princesse captive qui n'avait personne pour la chérir ni la défendre. Elle rêvait parfois à un jeune et beau chevalier qui, nouveau Lohengrin, arriverait dans une nacelle traînée par un cygne et la délivrerait...

Hugnette fit un mouvement, ce qui eut pour résultat de faire tomber le sac. Ruber se pencha, le ramassa, le reposa sur ses genoux. Elle dit: « Merci » tout bas, d'une voix changée. Elle semblait ne pas vouloir le regarder, et le vieil ami en conçut plus de courage.

— Mais le beau chevalier ne paraissait pas à l'horizon, et la vie était grise et monotone, si bien que la jolie princesse s'ennuyait. Or, un vieux chevalier, lui, ne possédait ni nacelle ni cygne, mais seulement un cœur dévoué. Il... Mon conte est absurde, n'est-ce pas ?

— Non.. Pourquoi ? murmura-t-elle Rien ne peut être absurde de ce qui vient de vous...

— Alors, je dois achever ? Il offrit ce vieux cœur avec son épée, naturellement, à la princesse, mit à ses pieds tout ce qu'il possédait et lui dit : « Tout est à vous, si vous le voulez... Je ne vous demanderai, en échange, qu'un peu d'amitié... et la permission d'essayer de vous rendre heureuse... »

Il s'interrompit. Huguette le regardait avec une stupeur non jouée :

— Oh ! Vieil ami... Vous... vous me demandez...

— Je vous offre ma vie, si vous voulez bien l'accepter...

Huguette avait rougi jusqu'aux yeux. Guillaume Ruber rougit aussi. Brusquement, il venait de sentir peser cruellement sur lui le poids des années. Ce qui le frappait au cœur, c'était la surprise d'Huguette. Si jeune, si belle, la pensée d'unir son sort au vieil homme qu'il était la choquait terriblement. Et il était bien obligé d'admettre qu'elle avait raison. Quelle folle idée lui était venue, subitement ? Tant d'années les séparaient ! Ne serait-ce pas un crime d'unir cette jeune vie frémissante à la sienne qui s'en allait vers le déclin ? Encore quelque temps et il commencerait à être un vieillard...

— Je vous demande pardon, dit-il tout bas.

Elle se tourna vers lui, cette fois, d'un élan si spontané qu'il en fut ému.

— Vous pardonner ? Oh ! si vous saviez comme je suis touchée... comme je suis bouleversée... C'est si joli, ce que vous venez de faire là... Jamais je n'oublierai...

Tout était dit. Elle ne refusait pas, elle exprimait que la pensée de dire « oui » ne l'avait même pas effleurée. Elle le prenait évidemment pour un vieux fou...

« Je n'ai que ce que je mérite », pensa-t-il.

Comme elle lui tendait la main, il y posa ses lèvres une seconde :

— Chut ! Nous ne reparlerons jamais de cela. Je suis votre ami, vous n'en aurez jamais de meilleur, de plus dévoué, c'est tout...

Ils ne dirent plus rien. Guillaume Ruber pensif, un peu triste, suivait avec une admiration attendrie tous les mouvements de la jeune fille. Deux petites larmes furtives avaient paru au bord de ses beaux yeux qu'elle essuya vivement d'un coin de son mouchoir. Il restait hypnotisé par ce petit mouchoir qui portait, sur l'angle son initiale « H » soulignée d'une bizarre petite arabesque. Puis elle tira de son sac une grosse louppe, la passa sur son visage. Ainsi, elle était redevenue la gentille Huguette, sereine, un peu énigmatique, comme toutes les jeunes filles...

— J'étais bien sûr de vous trouver par ici ! Je connais la prédilection d'Huguette pour ce coin et elle t'y aura conduit tout naturellement...

Antoine de Vaudray était près d'eux. Il tenait sous son bras un paquet soigneusement ficelé.

— J'ai été un peu long, s'excusa-t-il. Tu ne t'étais pas trompé, Guillaume, je ne me suis pas arrêté au Pascal... Je rapporte trois éditions rares... Un ouvrage latin du XVI^e, étonnant, et, justement, un La Boétie. Tu es un véritable devin... Vous m'excusez, n'est-ce pas ? Vous ne vous êtes pas ennuyés, j'espère ?

Et, sans attendre la réponse, il recommanda de nouveau, avec une comique expression d'enfant pris en faute :

— Pas un mot à ma femme ! Elle me gronderait.

A la porte du Luxembourg, Guillaume Ruber prit congé de ses amis et Huguette s'en alla avec son tuteur.

Le vieil ami les regarda s'éloigner, songeur. Il n'était pas très content de lui-même. Comme c'est facile d'oublier son âge !

— Trente ans de moins, parbleu ! Voilà ce qu'il m'aurait fallu !

Il prit le boulevard Saint Michel, encore un peu mélancolique. Vraiment, il avait eu une demi-heure de folie.

— Je suis un vieux bonhomme, pensait-il. C'est une idée à laquelle il faut s'habituer. Les lauriers sont coupés... Vendanges sont faites... Il y a toute une série de dictons pour mon cas...

Mais Ruber était philosophe ; il savait goûter la vie dans tout ce qu'elle avait de délicat et il pensa qu'il lui restait quelque chose : l'amitié.

L'amitié des femmes ! Pour un homme qui vieill-

lit, quoi de plus doux et de plus joli au monde ? Le destin lui avait conféré ce don précieux d'attirer la confiance et l'affection des êtres jeunes. Cela meublait un peu la solitude de son existence de célibataire et celle, plus cruelle, de son cœur. Car, depuis longtemps, toute sa famille avait disparu. Pas même un vague cousin, pas un petit-neveu qui eût pu lui donner l'illusion d'être grand-père.

Il grogna :

— Tu as voulu rester libre, Guillaume ? Tu l'es. Toute médaille a son revers. Le vieil ami à qui l'on confie ses peines, tu ne peux plus guère être que cela.

Mais ce revers-là comportait encore quelques fins profils délicatement gravés. Et il songea que, depuis quelque temps, il négligeait beaucoup Alix Boucher, une veuve exquise, fille de l'un de ses amis mort. Il évoqua sa silhouette harmonieuse, le charme de sa belle voix prenante, et aussi, un peu égoïstement, le luxe d'un intérieur où sa place restait toujours marquée...

— J'irai la voir demain, se dit-il. Mais celle-là n'a guère besoin de moi. Mon amitié l'a consolée un peu lorsqu'elle a perdu son mari. Aujourd'hui, elle songe à refaire sa vie, ce qui est bien naturel.

Mais Guillaume Ruber se faisait plus fort qu'il ne l'était en réalité. Il gardait un peu de peine de son entretien avec Huguette, un peu de colère aussi contre lui. Et il décida que, dès ce soir, il bouclerait ses valises et s'en irait pour quelques jours dans le Midi. Là-bas, devant la grande bleue, au calme, il s'entraînerait, une bonne fois, à vieillir...

CHAPITRE III

— Alors, Alix, ma petite Alix, cela ne va pas ?

La jeune femme, assise dans un fauteuil si profond qu'elle y disparaissait toute entière, sursauta et, se levant, fit quelques pas au-devant du visiteur. Mais, si prompt qu'eût été ce mouvement, celui qui venait d'entrer avait surpris le geste rapide avec lequel elle avait passé son mouchoir sur ses paupières.

— Vous êtes gentil, mon vieux Ruber, de venir voir une pauvre isolée...

— Une pauvre isolée ! disons alors que c'est une isolée volontaire... Voyons, Alix, il fait un temps délicieux. Mettez votre chapeau. Ma voiture est en bas. Je vous emmène faire un tour au Bois.

Alix Boucher leva les yeux. On apercevait, par la fenêtre ouverte, un coin de ciel d'un bleu délicat de turquoise. Elle eut une petite hésitation comme si elle allait faire ce qu'on venait de lui dire. Puis, elle retomba dans son fauteuil et soupira :

— Non, je n'ai pas envie de sortir, décidément...

Cette fois, Guillaume Ruber déposa son chapeau sur un meuble, puis, prenant un siège, vint s'asseoir près de la jeune femme.

Le délicat « ami des jeunes femmes » avait peut-être un peu vieilli. Oh ! Un rien et il fallait bien l'examiner pour s'en apercevoir. Mais aucun détail ne clochait dans son élégance un peu précieuse et il gardait son expression sympathique et charmante qui portait tout naturellement à avoir confiance en lui.

La confiance... C'était bien le sentiment que disaient les yeux un peu rougis d'Alix Boucher lorsqu'ils se levèrent sur le visage de cet homme qui l'avait vue naître et avait pris part, de près ou de loin, à tous les événements de son existence...

— Comme il y a longtemps que vous n'êtes venu, Guillaume ! Vous délaissez vos amis...

— J'ai voyagé sur la Côte d'Azur, mon enfant. On y cuisait bien un peu, mais, ma foi ! cela réchauffe l'âme. Et puis, j'ai vu tant de fleurs, tant d'orangers, tant de palmiers, tant de jolies femmes et de fraîches toilettes que je ne me décidais pas à revenir à Paris... qui est pourtant la plus belle ville du monde ! Mais, assez parlé de moi. Regardez-moi, je vous prie. Voilà des yeux et une figure qui ne me plaisent guère...

— Je m'ennuie, Guillaume, murmura-t-elle languissamment. Je m'ennuie horriblement et je trouve la vie bête...

— Ma chère petite, dit sentencieusement Ruber, quand on trouve la vie bête, c'est généralement qu'on a des torts envers elle. Voyons, raisonnons un peu. Que vous manque-t-il ?

— Tout ! gémit-elle.

— Entendons-nous, ma petite Alix. Vous avez eu

le malheur, il y a huit ans, de perdre votre mari. C'était un brave garçon qui vous avait rendue heureuse, et vous avez eu un grand chagrin. Mais vous êtes jeune, que diable ! Vous avez un grand talent de cantatrice. On vous a applaudie dans les concerts les plus renommés, vous êtes citée parmi les meilleures interprètes des compositeurs classiques et modernes, connue, presque célèbre... Allez-vous me prouver le contraire ?

— Non... Le public m'a toujours bien accueillie, c'est vrai. Mais...

— Votre impresario, le signor Cantelmo, qui a l'air d'un personnage de la Comédie Italienne, vient sans cesse vous offrir des engagements sensationnels en France et à l'Étranger. Et... permettez-moi d'aborder ce sujet... vous gagnez de l'argent, ce qui vous permet d'avoir un intérieur exquis, une vie agréable... et de faire du bien autour de vous, ce dont vous ne vous privez pas.

Alix soupira :

— Guillaume, croyez-vous que l'Art, même quand on l'aime comme je l'aime, puisse suffire à remplir une existence ?

Cette phrase, lancée d'un grand air de désenchantement, sembla surprendre le confident. Il fut sur le point de poser une question directe, mais s'arrêta brusquement. Il venait de quitter Paris pendant quelque temps et se demanda si un changement était survenu dans l'existence de la cantatrice, ce qui eût expliqué cette tristesse profonde. Sujet délicat et qu'il convenait de n'effleurer qu'avec discrétion, car Alix ressemblait un peu au « Mimosa pudica », plan-

te plus communément appelée « sensitive » et dont les feuilles se replient à l'approche d'une main trop vive...

— Je sais, reprit-il, que vous avez un cœur très affectueux et que vous n'êtes pas assez orgueilleuse pour que le succès vous tienne lieu de tout. Mais... lorsque je vous ai vue, pour la dernière fois, il me semble qu'il ne tenait qu'à vous de faire cesser cette solitude dont vous semblez vous plaindre...

Alix Boucher se leva dans un mouvement nerveux et alla s'accouder au grand piano à queue sur lequel une partition était ouverte. Machinalement, elle frappa les touches. Sous ses doigts naissait une mélodie que Guillaume Ruber reconnut.

Il eut un petit rire :

— Allons, je vois que nous pensions à la même personne. Je me demandais si j'allais oser nommer Abel de Lamothe... et vous me répondez en esquissant l'air composé par lui sur les paroles de Verlaine :

*Dans le grand parc solitaire et glacé,
Deux ombres ont tout à l'heure passé...*

La mélodie continuait. Maintenant, la cantatrice fredonnait, les lèvres presque closes, et Ruber se délecta, en dilettante, des belles notes de la voix grave, que n'oubliait jamais aucun de ceux qui l'avaient entendue :

*Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles
Et l'on entend à peine leurs paroles...*

— Voilà un chant d'amour bien mélancolique, mon amie. N'en avez-vous pas un, dans les œuvres de notre cher compositeur, qui soit plus vibrant et plus joyeux ?

Brusquement, Alix rabattit le couvercle du clavier, et, se retournant tout d'une pièce :

— Jamais je n'épouserai Abel de Lamothe !

Ruber se frotta le nez d'un air perplexe.

Ce n'est pas parce qu'on a de l'affection pour quelqu'un que l'on s'aveugle sur ses défauts. Il savait Alix fantasque et nerveuse et, pour tout dire, assez insupportable. On l'excusait à cause de son talent vibrant et pathétique, du don d'elle-même qu'elle faisait lorsqu'elle chantait. Mais elle était de ces créatures qui dépensent plus d'ingéniosité à se créer des motifs de souffrance qu'il n'en aurait fallu pour échafauder le bonheur.

Trois ans auparavant, Alix Boucher, prenant part à un grand concert de bienfaisance, avait vu se présenter devant elle un beau garçon au visage fin et expressif :

— Voulez-vous me permettre, madame, de vous exprimer mon admiration pour votre voix, et surtout, pour votre art ? Elle ne date pas d'aujourd'hui. Mais, jusqu'ici, je n'avais jamais osé. Je me nomme Abel de Lamothe, compositeur.

Ce nom était loin d'être inconnu à Alix. Certaines mélodies du compositeur Lamothe étaient tombées entre ses mains, elle en avait apprécié la facture originale et sensible.

On devine la suite. Abel de Lamothe n'avait, déclara-t-il, pas de plus grande ambition que d'être in-

interprété par la talentueuse cantatrice. Il demanda l'autorisation de lui soumettre un certain nombre d'œuvres. Rendez-vous fut pris, le choix s'effectua au cours d'une longue séance de musique. Puis, on se revit, parce qu'il fallait bien, n'est-ce pas, que l'artiste connût exactement la pensée du compositeur afin de ne pas la trahir ?

Le premier résultat fut qu'à son premier concert, Alix mit trois mélodies d'Abel à son programme où elles triomphèrent.

Le second... ce fut qu'un vif courant de sympathie s'établit entre le compositeur et son interprète.

On sait qu'Alix était veuve. Elle avait perdu son mari, après quelques années d'un bonheur très calme, très doux, sans fièvre. Abel était le premier homme qu'elle accueillit dans son intimité. Elle résista longtemps au charme se dégageant de ce garçon distingué, cultivé, passionné de musique comme elle. Elle prenait pour de la simple amitié le sentiment qui s'emparait peu à peu de son âme.

L'art les rapprochait. Alix créa maintes œuvres d'Abel, et même un opéra, à Monte-Carlo, la seule fois qu'elle consentit à paraître sur une scène de théâtre. Enfin, il osa se déclarer et il la supplia de devenir sa femme.

Elle accepta, en principe. L'amoureux était trop entraînant, trop éloquent pour qu'elle pût lui résister longtemps.

Seulement, depuis ce « oui », arraché assez difficilement, les choses en restaient là. En vain lui demandait-il de fixer l'époque de leur mariage. Elle

ne pouvait se décider et, par surcroît, faisait souffrir Abel par des caprices continuels.

Ainsi, ces deux êtres unis par une affection sincère et qui paraissaient faits l'un pour l'autre, s'aigrissaient mutuellement. Ils se déchiraient dans des scènes absurdes. Cela, Guillaume le savait et, depuis qu'il avait surpris le geste furtif de la cantatrice s'essuyant les yeux, il était certain que, de nouveau, une querelle venait de les diviser et que là était la raison de ce chagrin :

— Dites-moi la vérité, ma petite Alix. Vous vous êtes encore disputés, hein ?

Elle baissa la tête :

— Oui...

— Permettez-moi de vous dire que c'est idiot.

Certes, Mme Boucher n'eût jamais toléré pareille expression d'un autre que Guillaume. Mais il la connaissait depuis si longtemps qu'elle admettait d'être traitée par lui en enfant... C'était si vrai qu'elle tenta de s'excuser :

— Vous ne savez pas ! dit-elle plaintive.

— Je ne sais qu'une chose, ma chère amie. Vous connaissez ce garçon depuis trois ans, il vous aime, et je ne crois pas qu'il vous déplaît... Ne faites pas cette moue butée. Est-ce exact, oui ou non ?

Elle se contenta d'un « oui » qui passa difficilement entre les dents serrées :

— Alors, reprit Guillaume, mariez-vous et que cela finisse.

Mme Boucher haussa les épaules :

— Oui, que cela finisse, vous avez raison.. Mais

peut-être n'est-il pas écrit que cela finira par un mariage. Ne serait-il pas plus raisonnable...

— Quoi ? Qu'est-ce qui serait plus raisonnable ?

Des larmes montaient à la gorge de la cantatrice :

— De... de... Je ne sais pas, moi... de rompre !

— Vous êtes tout à fait folle, mon enfant... Rompre ? Et pourquoi, s'il vous plaît ?

La tête basse, elle parla sourdement :

— J'ai peur de ne pas être heureuse, Guillaume... Songez, il a cinq ans de moins que moi. Cela compte déjà, à mon âge... Que sera-ce, dans quelques années ? Je ne puis supporter l'idée, la pensée qu'il pourrait se détacher de moi, faire des comparaisons à mon désavantage, que je lui paraîtrais vieille, alors que lui...

— Croyez-vous qu'il ne vieillira pas, lui aussi ? Un an par période de douze mois, comme vous.

— Oui, mais cinq ans, pensez... J'ai déjà tant changé...

— Vous exagérez beaucoup, dit-il doucement.

Elle s'enferma dans un silence entêté. Il l'examinait discrètement, l'air pensif.

Alix Boucher avait été très belle, d'une beauté suave de blonde destinée à se faner très vite. A quarante ans, elle commençait à ressembler à l'un de ces pastels dont les fines couleurs s'estompent avec le temps. De petites rides marquaient les coins des yeux, ceux des lèvres. Ce n'était rien encore. La griffe du temps s'était posée légèrement, comme pour donner un avertissement...

Grande, souple, avec d'admirables épaules, une ravissante chevelure dont le ton naturel rappelait

ce blond un peu argenté qu'on regrette de voir passer si vite chez les enfants, elle pouvait inspirer un grand amour. Et puis, elle était connue, presque illustre. Qu'est-ce donc que quelques rides, lorsqu'on a du talent et qu'on connaît des succès du meilleur aloi ?

— Bref, dit Guillaume, vous vous êtes disputés, pour la... mettons la centième fois... et arrêtez-vous là !

— Vous avez raison. Je sens bien qu'il se lasse. Je suis méchante, et je ne puis m'en empêcher.

— Et la raison de cette belle querelle ? interrogea Ruber en riant. Parions qu'il s'agissait encore de la date de certain événement.

— Notre mariage ? murmura-t-elle. Non, non... Cette fois, Guillaume, c'est bien plus grave...

— Diable ! Si grave que cela ? Vous avez fait une fausse note dans une mélodie de Lamothe ? Ces compositeurs sont terribles, ils ne pardonnent rien !

Elle revint s'asseoir près de lui :

— Ne plaisantez pas... C'est très grave, vous dis-je.

Elle se détourna, comme prise de honte et, tout bas, si bas qu'il entendit à peine :

— Je suis jalouse...

— Vous ? La plus sage des femmes ?

— Ecoutez. L'autre jour, je suis passée chez Abel, à l'improviste, pour y reprendre une partition oubliée. Il était absent. Son domestique m'a fait entrer dans le salon. J'y suis restée seule, j'ai fureté... oh ! machinalement. Et, en ouvrant un buvard, j'ai trouvé...

— Quoi, mon Dieu ?

— Un portrait... Le portrait d'une jeune fille...
Guillaume, j'ai peur.

— Voyons, ma pauvre amie, un homme peut avoir chez lui une photographie de jeune fille, sans que sa fiancée en prenne ombrage. Une parente, la fille d'un camarade, d'un ami... Que sais-je ?

De nouveau, elle secouait rageusement la tête, éparpillant ses boucles blondes.

— Et s'il garde précieusement sur lui un souvenir de cette jeune fille, Guillaume ?

— Un souvenir ? Qu'allez-vous imaginer là ?

Elle se leva, marcha vers un petit meuble et tira quelque chose d'un tiroir :

— Un mouchoir... Ce petit mouchoir parfumé... Je l'ai trouvé ici, après l'une de ses dernières visites. Je l'ai interrogé, naturellement, et il a refusé de s'expliquer.

Brusquement, elle fondit en larmes. Guillaume la laissa pleurer un instant. Ses nerfs apaisés, elle raisonnerait mieux, consentirait à l'écouter.

En effet, la crise passait. Elle essuyait ses yeux, essayait de sourire :

— Pardon... Vous devez me trouver ridicule.

— Non. On n'est jamais ridicule quand on souffre. Raisonnable, cela, c'est une autre affaire...

Elle tournait vers lui une figure désolée où des larmes coulaient encore.

— Raisonnable ? En quoi ne le suis-je pas, s'il vous plaît ?

— Pour deux raisons. La première, c'est que le seul fait de trouver un portrait de femme.. ou de

jeune fille ne prouve pas qu'on ait cessé d'être aimée...

— Vous raisonnez comme un homme. Mais moi...

— Voulez-vous m'écouter, Alix ?

— Dites...

— Je vais peut-être vous paraître un peu dur... Mais nous nous connaissons depuis très longtemps et, entre vieux amis, on peut user de franchise. Résumons : en somme, vous éprouvez un certain éloignement pour un second mariage ? Etes-vous certaine que cette espèce de répugnance à vous engager n'est pas plutôt une révolte de votre sagesse ? Il vient une heure où il faut renoncer, Alix... Tenez, je vais vous raconter une histoire.

Il semblait un peu ému, le bon Guillaume, et il toussota pour s'éclaircir la voix :

— Il n'y a pas très longtemps, j'ai rencontré une jeune fille idéale. Voyez, vous me regardez déjà. Vous vous dites : « Ce vieux fou ! Une jeune fille ! » Mais il y avait une circonstance particulière. Cette jeune fille est la pupille d'un camarade à moi qui a le malheur de posséder la femme la plus désagréable du monde et qui tyrannise cette pauvre petite. Il m'avait semblé... quelle folie ! que ce serait une bonne action d'arracher cette enfant à la vie qu'elle menait. Je lui ai laissé entendre que, si elle voulait bien accepter mon nom... Ah ! mon amie, si vous aviez vu ce petit recul effrayé ! Si vous aviez entendu ce refus gentil, accompagné de paroles de gratitude ! On ne pouvait mieux ni plus gracieusement signifier à quelqu'un : « Allez, mon bon monsieur, allez rejoindre les vieilles lunes ! » Ce jour-là,

j'ai compris que ma jeunesse était finie... et je n'en ai nullement voulu à cette enfant de m'avoir remis à ma place de... comment dirai-je ? de demi-vieux monsieur !

Qu'avait-il dit, le malheureux ? Alix avait sauté sur ses pieds et le regardait avec indignation :

— Il n'y a pas de comparaison possible, voyons ! Je me sens jeune, moi. Ma vie sentimentale n'est pas finie.

— Je n'ai pas dit... commença Guillaume qui ne savait plus comment sortir de ce mauvais pas.

— Libre à vous de vous prendre pour un vieux monsieur ! Moi, je... je...

Elle s'interrompit un instant puis, avec une expression de découragement poignante :

— Moi, moi, eh bien ! je ne sais plus.. aidez-moi, conseillez-moi, mon bon ami.

— Pour la façon dont vous accueillez mes suggestions...

Elle lui prenait les deux mains :

— Pardonnez-moi mon cher, mon seul ami... Vous savez bien que je suis une méchante folle...

— Bon ! Bon ! N'allons pas trop loin, à présent...

— Que voulez-vous ? Je suis hantée par la pensée de ce portrait, de ce mouchoir.

Elle l'avait gardé bien serré dans sa main, depuis le moment où elle l'avait pris dans le tiroir, si bien qu'il n'était plus qu'une petite boule informe dont s'exhalait un parfum très doux qui parvenait aux narines de Ruber.

— Faites comparaître le coupable, dit celui-ci en le désignant.

Elle le lui tendit.

Guillaume le déplia lentement. L'expression de sa physionomie semblait indiquer qu'il suivait une pensée qu'il n'éprouvait pas le besoin de communiquer, mais qui n'était pas sans le troubler un peu.

C'était ce qu'on pourrait appeler un mouchoir de parade, un de ces fragiles carrés de batiste fine, ourlé de dentelle, qu'on garde à la main ou qu'on place dans une poche de tailleur, mais dans lequel il ne viendrait à personne l'idée de se moucher.

Il était marqué d'un H, et si Alix n'eût été si préoccupée par ses propres pensées, elle se fût aperçue que son vieil ami s'intéressait particulièrement à cette initiale.

Au bout d'un instant, il demanda, d'une voix imperceptiblement altérée :

— Le portrait... Vous avez gardé le portrait ? Cela ne vous ennuerait pas de me le montrer ?

Elle alla le chercher, le lui jeta presque :

— Tenez !

C'était une très jolie photographie, réalisée par un amateur de talent.

Il représentait une jeune fille qui devait avoir vingt ans.

Sur un fond, formé par une tenture sombre, l'harmonieuse silhouette se détachait, vêtue d'une robe de soirée claire, de ligne simple, drapant un corps mince et long. Au-dessus du chaste décolleté, s'érigait une tête aux traits nets et énergiquement dessinés : un petit nez droit, une bouche fine, volontaire, de grands yeux bien ouverts qui devaient regarder la vie tranquillement, sans crainte, mais sans

excès d'audace. Les cheveux noirs, ondulés, étaient rejetés en arrière, découvrant le front intelligent qu'un pli léger, entre les sourcils, marquait d'un signe d'obstination.

Elle tenait ouvert, contre son épaule droite, un grand éventail d'autruche, un peu désuet, mais qui lui donnait l'air d'un bel oiseau et sur lequel elle inclinait un peu son visage, comme si elle eût lissé ses plumes.

— Vous allez me dire que vous la trouvez jolie ?

Il la regarda avec l'air d'un homme brusquement arraché à un sommeil profond, fit un geste vague et répondit enfin :

— Pourquoi vous torturez-vous ? Ce n'est probablement rien...

— Vous en parlez à votre aise ! répliqua-t-elle sèchement.

A son aise... Hé ! hé ! Il éprouvait, au contraire, un malaise assez singulier.

Mais il ne pouvait s'expliquer là-dessus avec la cantatrice.

Cette jeune fille, c'était justement celle dont il parlait tout à l'heure et qu'il nommait intérieurement « sa dernière folie », cette petite dont l'isolement l'avait touché et qui, gentiment, sagement, l'avait renvoyé, comme il disait, « aux vieilles lunes ».

Il était certain que le mouchoir lui appartenait. L'initiale était celle de son prénom et il croyait bien se souvenir même de le lui avoir vu dans les mains.

Il était terriblement troublé, inquiet aussi. Comment ces deux objets se trouvaient-ils en la posses-

sion d'Abel de Lamothe ? D'où connaissait-il Huguette ?

Alix paraissait maintenant avoir oublié sa présence. Assise devant son piano, elle chantait de sa merveilleuse voix de contralto, contrastant si bizarrement avec sa blondceur, la mélodie esquissée il y avait un instant :

*« Dans le grand parc solennel et glacé,
Deux ombres ont tout à l'heure passé... »*

Il hésita encore un instant. Avouerait-il ? Dirait-il : « Je connais cette jeune fille. C'est celle de qui je parlais tout à l'heure. Elle est irréprochable, et vous n'avez rien à redouter d'elle... »

Oui. Mais si...

Décidément, il valait mieux qu'il fit d'abord lui-même sa petite enquête.

Il baisa la main de la cantatrice, attrapée au vol sur les touches, sans qu'elle lui accordât autre chose qu'un banal : « Au revoir ! »

Son art l'avait reprise tout entière.

Il s'en alla sur la pointe des pieds. Dans l'escalier, la voix grave, ardente, le poursuivait encore.

Il était content de ne pas avoir parlé, d'avoir gardé son secret.

Agir autrement, d'ailleurs, eût été une espèce de trahison. Et à quoi cela eût-il abouti ? L'expérience d'autrui ne sert jamais à personne. Alix Boucher, même si elle feignait de l'écouter, n'en ferait qu'à sa tête.

Malgré tout, sa conscience avait beau lui affirmer

qu'il s'était bien conduit, il n'en gardait pas moins un peu de tristesse :

« Huguette, ma petite Huguette ! pensait-il. L'heure de l'amour aurait donc sonné pour elle ? Et je me suis éloigné, je l'ai abandonnée ! Qui donc, pourtant, si ce n'est moi, pourrait la défendre contre elle-même et contre la vie qui sait si bien se jouer des cœurs innocents pour les faire souffrir ? »

CHAPITRE IV

Guillaume Ruber occupait sur la rive gauche, rue du Pré aux Clercs, un très vieil appartement où s'était écoulée presque toute sa vie de célibataire. Il y vivait avec un valet de chambre, à son service depuis plus de vingt ans.

Dans ce cadre confortable, un peu désuet comme lui-même, Guillaume avait mené une existence exempte de grands orages, meublée surtout de plaisirs intellectuels raffinés : la lecture, la musique et le goût des bibelots anciens, émaux, ivoires, porcelaines dont il possédait une collection remarquable.

Lorsqu'il rentra chez lui, ce jour-là, après une lente promenade sur les quais, il s'assit dans un grand Voltaire et se plongea dans des réflexions se rapportant, bien entendu, à la visite qu'il venait de

faire à Alix Boucher et à l'étonnante découverte dont il restait étrangement frappé.

— Je ne puis résoudre seul une énigme dont tous les éléments m'échappent, pensait-il. La première chose à faire, c'est de voir Huguette.

Voir Huguette... Cela ne signifiait pas qu'il découvrirait, sur-le-champ, à la suite de quelles circonstances un mouchoir lui appartenant et son portrait avaient pu se trouver chez le compositeur Abel de Lamothe, dont il ne lui avait jamais entendu prononcer le nom.

Quand il avait franchement, loyalement, proposé à la jeune fille de l'épouser, il n'envisageait que de lui offrir un refuge et une vie où elle serait plus calme, plus heureuse que chez les Vaudray. Non seulement il ne gardait aucune rancune d'avoir été évincé si gentiment, mais, au fond, il ne l'en estimait que davantage.

Maintenant, quel était exactement son devoir ?

Un petit dialogue agité s'engagea entre lui et sa conscience :

« De quoi diable vas-tu te mêler là ? disait celui que le célibat et la solitude avaient rendu un peu égoïste. Ni Alix, ni Huguette ne sont tes filles, après tout...

« Je les aime comme si elles l'étaient. Alix a déjà vécu. Huguette entre dans la vie. Elle peut s'égarer. Si je puis l'éclairer au début d'une route, où, fatalement, elle souffrirait, je dois le faire.

« Admettons qu'elle ait flirté un peu, un soir de bal. Est-ce si grave ?

« Huguette ne flirte pas, tu le sais bien. N'aie pas

peur des mots. Elle n'est pas coquette. Elle est de celles qui, sérieusement, sagement, attendent l'élu et gardent jalousement pour lui la moindre de leurs pensées. Tu vois donc que cela peut être très grave.

Ayant ainsi médité, Guillaume tira de sa poche un carnet qu'il consulta d'un air rêveur.

Sur l'une des pages étaient notés les jours de réception des maîtresses de maison chez qui Ruber fréquentait le plus assidûment.

— Voyons... voyons... Chez qui aurais-je des chances de rencontrer Vaudray, son aimable épouse et Huguette ?

Il se mit à rire :

— Eh ! ma foi, quand on veut dénicher l'oiseau, le mieux est de le prendre au nid. C'est demain le jour où reçoit cette chère Zoé. J'irai lui présenter mes hommages...

Présenter ses hommages à « cette chère Zoé », ou, pour parler plus respectueusement, à madame de Vaudray n'était pas positivement facile, lorsqu'elle ouvrait ses salons. Comme elle le disait elle-même, elle recevait fort bien, et des gens malveillants affirmaient que l'affluence des visiteurs était due surtout à l'excellence des petits gâteaux qu'on servait ce jour-là.

Mais il ne faut pas croire les mauvaises langues. Quoi qu'il en soit, Guillaume fut salué, dès son entrée dans l'antichambre du petit hôtel, par un murmure de voix nourri, indiquant que la réception était nombreuse.

Guillaume Ruber connaissait les aîtres. Aussi, ré-

sistant à l'invitation que lui faisait le domestique, de pénétrer dans le grand salon, poussa-t-il la porte du fumoir où il était certain de trouver son excellent ami Antoine.

En effet, le bibliophile s'était réfugié là avec quelques messieurs paisibles, désireux d'échapper à l'agitation mondaine dont Ruber avait entendu les échos.

M. de Vaudray poussa un cri de joie en voyant entrer Guillaume :

— Te voilà ! Ah ! ça, qu'es-tu devenu ? Sais-tu bien que j'étais inquiet sur ton compte et que je suis passé chez toi ? On m'a répondu : « Monsieur est dans le Midi ! » C'est admirable ! Pas même une carte postale pour nous en informer. Zoé et Huguette me le faisaient remarquer, ces jours-ci...

— Ah ! interrompit Guillaume. Ces dames ont bien voulu...

Antoine de Vaudray eut un petit sourire :

— Oui... Zoé m'a dit : « Ton ami est un drôle de personnage... » et Huguette : « J'ai de la peine, parrain. On ne voit plus monsieur Ruber... » Inutile de dire à ma femme ce que je te raconte là...

Il baissait la voix mystérieusement, comme chaque fois qu'il faisait allusion à sa peu commode épouse. Guillaume le rassura d'un clin d'œil, serra les mains des messieurs présents et accepta le siège qu'on lui offrait :

— Tu ne vas pas... ? interrogea Vaudray, désignant la grande porte du salon, l'air un peu inquiet.

— Mais si, naturellement, je vais aller saluer ces

dames... Mais je souhaiterais d'abord avoir de vos nouvelles...

Ils se trouvaient un peu à l'écart :

— Tout va bien ici ? demanda Ruber.

— Eh ! oui, ami. Les santés sont excellentes.

— Et... il n'y a rien de nouveau ?

— Non, ma foi ! Le communiqué dit : « Rien à signaler. »

Guillaume prit un temps. Il ne pouvait formuler la question qui lui venait à l'esprit, car c'eût été donner l'éveil à Vaudray. Il se contenta de questionner :

— Et Huguette ?

— Huguette ? Elle doit être en train de faire son office de jeune fille de la maison et de passer les petits fours. Elle me paraît en bonne forme. Pourtant, en ce qui la concerne, je suis obligé de dire qu'elle devient de jour en jour plus jolie... Ah ! mon ami, la belle chose que d'avoir vingt ans ! Et l'admirable chose, aussi, d'être de ces privilégiés qui voient s'épanouir auprès d'eux cette fleur de jeunesse !

— Oui, tu as raison, Antoine.. Mais, il faut penser qu'on ne gardera pas toujours pour soi cette belle fleur-là...

Monsieur de Vaudray soupira comiquement, en levant les yeux au ciel :

— Es-tu si pressé de la marier, la pauvre petite ?

— Moi ? Mais non, pas du tout. Je disais cela parce que...

La conversation allait devenir difficile, car, pour rien au monde, Guillaume ne se fût confié à son ami.

Heureusement, celui-ci n'insista pas, préoccupé surtout par le désir de voir Ruber faire son entrée au salon :

— Tu ne vas pas rejoindre ces dames ?

— J'y vais... Mais, au fait, qui avez-vous aujourd'hui ?

— Mon Dieu ! Beaucoup de gens. Je ne les connais pas tous, d'ailleurs. Ma femme a ses relations, et moi, je suis un peu sauvage. Enfin, j'ai vu les Thollier, madame Grimaud, madame de Vallans, madame Magnan.

— Aïe ! Madame Magnan, murmura Guillaume. Je ferais peut-être aussi bien de m'en aller.

— Je m'y opposerais de toutes mes forces. Que diraient ma femme... et Hugnette ? Et puis, mon cher, je ne vois pas du tout ce que tu peux avoir à reprocher à madame Magnan, qui est une femme délicieuse, intelligente, spirituelle, une dilettante qui donne chez elle des concerts admirables...

— Tout cela est exact, concéda Ruber. Si je ne tiens pas à me trouver avec elle, c'est qu'il y a, entre nous, une vieille histoire... et qu'elle n'a jamais, je crois, cessé de m'en vouloir.

Vaudray ouvrit de grands yeux :

— Une vieille histoire ? Tu as fait quelque chose à madame Magnan ?

— Non, pas positivement à elle... Autrefois, je fréquentais son salon de façon régulière et, un beau jour, ne s'est-elle pas mise en tête de me faire épouser sa nièce, une jeune fille accomplie d'ailleurs ? Tu sais que...

— Que tu es un enragé célibataire, oui. Et tu as naturellement décliné cette offre ?

— Oui. La jeune fille en question est depuis longtemps mère de famille. Mais madame Magnan ne m'a plus jamais invité... et, lorsqu'elle me voit, elle ne manque jamais de me railler... gentiment, du reste. Mais enfin, cela m'ennuie un peu...

— Eh bien ! Tu la salueras, et tu t'arrangeras pour ne pas te trouver avec elle. Mais, je t'en prie, va au salon...

Guillaume sentit qu'il n'y avait plus à reculer et, bravement, franchit le seuil de la grande pièce d'où venait comme un pépiement de volière.

Une vingtaine de personnes y étaient réunies, où les femmes étaient en majorité. Vaudray avait dit qu'il ne les connaissait pas toutes. La chère Zoé eut pu presque en dire autant, car, dans son désir d'avoir beaucoup de monde autour d'elle, elle faisait des invitations un peu à tort et à travers, conviant des dames vues une ou deux fois chez des amis. L'important, pour elle, était que ses réceptions fussent brillantes. Et celle-là l'était. Guillaume le constata dès qu'il essaya de se frayer un chemin jusqu'à la maîtresse de maison.

Quelques rares personnages du sexe masculin se trouvaient égarés parmi une nuée féminine. Les toilettes étaient fort élégantes, le ton de la réunion très distingué. Mais presque toutes les dames étaient d'âge canonique, madame de Vaudray n'aimant guère à s'entourer de jeunesse, ce qui expliquait l'isolement de la pauvre Huguette.

C'était elle que cherchait Guillaume, tout en se

dirigeant vers le coin de la cheminée où trônait madame de Vaudray, et il l'aperçut de loin, tout de rose vêtue, s'occupant de servir le thé avec deux autres jeunes personnes se trouvant là parce que leurs mères y étaient.

— Ah ! vous voilà, vous ! s'écria madame de Vaudray, d'une voix si aiguë que tout le monde se retourna, et que Guillaume souhaita immédiatement rentrer à six pieds sous terre. Eh bien ! A vous la palme pour négliger vos amis ou prétendus tels ! Il me semble pourtant qu'on vous accueille toujours bien ici !

— Chère madame, dit Guillaume, baisant la sèche petite main qu'on lui tendait, je mets toutes mes excuses à vos pieds... J'ai voyagé... L'air de Paris me fatiguait un peu.

— C'est vrai que vous vieillissez un peu, mon cher ! Que voulez-vous ? Les célibataires sont moins entourés de soins que les hommes mariés. Voyez la mine d'Antoine.

— Oh ! ma chère amie, pourquoi reprocher à monsieur Ruber d'être resté oélibataire ? Il savait probablement fort bien ce qu'il voulait, dit une voix malicieuse qui fit lever la tête à la victime de la douce Zoé.

Guillaume Ruber se trouvait en face de madame Magnan, qui était justement la personne qu'il s'était promis de fuir.

Il fallait avoir pour cela des raisons toutes particulières, car il était difficile de trouver une femme sachant vieillir avec autant de grâce que madame Magnan, veuve d'un critique musical connu, immen-

sément riche, et consacrant une partie de ses revenus à aider de jeunes talents.

Elle avait été ravissante : une châtaine aux grands yeux bleus, doux et spirituels. Aujourd'hui, toute blanche, restée mince, elle offrait le type idéal de l'aimable grand'mère.

— Savoir ce qu'on veut n'implique pas qu'on ne puisse jamais se tromper, madame, répondit Ruber, en saluant galamment.

— Et il est toujours facile de faire amende honorable lorsqu'on ne peut plus revenir en arrière, n'est-ce pas ? reprit la gracieuse femme. Ah ! monsieur Ruber, savez-vous que c'est notre revanche à nous de nous faire quelquefois regretter ?

— Je ne regrette jamais rien, sauf d'avoir pu offenser involontairement quelqu'un...

Il ne comprit pas lui-même pourquoi il avait prononcé ces mots qui ressemblaient à une tentative d'excuse. Saluant les deux dames, il manœuvra pour s'éloigner. Mais, juste à ce moment-là, Huguette, de son côté, s'efforçait de se livrer un passage vers le groupe où il se trouvait, et il resta sur place.

Il la regardait s'avancer avec une admiration attendrie :

« Célibataire ! Célibataire ! pensait-il. Oui, mais cela n'empêche pas d'avoir une âme de père... J'aime cette enfant comme si elle était la mienne...

« La belle chose que d'avoir vingt ans ! » avait dit Antoine. Jamais Guillaume ne l'avait éprouvée, cette vérité banale, avec autant d'intensité qu'à ce moment-là.

Dans sa robe d'un rose un peu vif, les joues ani-

mées, les cheveux légèrement ébouriffés, Huguette avait l'air d'une flamme dansante. Son sourire illuminait le salon et il n'était aucun des invités qui, instinctivement, lorsqu'elle passait, ne se retournât pour la suivre des yeux.

Elle aperçut Guillaume et rougit légèrement. Mais tout de suite, elle vint à lui, la main tendue :

— Cher bon ami... Comme il y a longtemps...

— Vous vous êtes donc aperçue de ma disparition ? répondit-il, délicieusement ému par l'idée que leur affection subsistait, intacte, en dépit de son erreur d'un instant.

— Méchant ! Vous auriez pu, au moins, écrire à mon tuteur. Il s'est beaucoup plaint de votre silence...

— Huguette ! Huguette ! cria la voix de madame de Vaudray. Viens par ici. Madame Magnan veut te voir...

— Pardon, murmura-t-elle. Vous savez, je ne m'appartiens pas, aujourd'hui.

Il la suivit des yeux. Il était séparé de la cheminée et du groupe où se trouvaient madame de Vaudray et madame Magnan par plusieurs personnes engagées dans une conversation animée. Il ne tenait pas à les rejoindre d'ailleurs, mais il se plaisait à regarder Huguette qui se faufilait avec l'adresse d'une chatte...

Au fond, il n'était pas très content. Il était venu pour causer avec elle, pour essayer de la faire parler, plutôt, et de deviner quelque chose d'elle. Il voyait bien que ce serait impossible. Où la retrouver ? Lui demander un entretien, c'eût été absurde, car, si

elle avait un secret, elle aurait tout de suite été prévenue. Il fallait surprendre sa confiance, faire qu'elle se trahît... si, du moins, elle avait à se trahir...

Il prêta l'oreille. Hugnette était arrivée devant les deux dames et on percevait la voix de madame de Vaudray :

— Hugnette, madame Magnan veut te faire l'honneur de t'inviter à une soirée musicale qu'elle va donner dans sa propriété de Maisons-Lafitte.

— Ce sera une grande joie pour moi, madame. Je sais combien les auditions offertes à vos invités sont de la plus exquise musicalité et combien elles sont recherchées...

— J'espère que madame de Vaudray voudra vous accompagner...

— Vous m'excuserez, chère madame et amie. Mais je sors si peu... Les soucis de ma maison... Mais mon mari se fera un grand plaisir de chapeçonner sa pupille.

— Pour cette fois, reprit madame Magnan, autour de qui un petit groupe se formait, je donne un concert d'instruments anciens. On interprètera des œuvres de musiciens du dix-septième et du dix-huitième siècles. Mon orchestre sera installé dans une salle de verdure, dont l'acoustique est remarquable, ce qui permettra d'entendre de tous les coins du parc... Toutes les allées seront éclairées par des lumières discrètes... Je voudrais, pour une nuit, restituer l'atmosphère des Fêtes Galantes de Verlaine... Et je prierai mes jeunes amies de mettre des robes de style, puisque c'est la mode actuelle... Ainsi, elles s'accommoderont merveilleusement au cadre...

Les yeux d'Huguette brillèrent. Cette fête délicate et raffinée la séduisait. Elle posa une question qui parvint à Guillaume, attentif :

— Il y aura beaucoup de monde, sans doute ?

— Oui, je compte lancer un grand nombre d'invitations. Et, particulièrement, je prierai pour cette soirée tous les jeunes compositeurs modernes que je connais... Il y en a certains pour qui ce sera une bonne leçon, ajouta-t-elle avec son malicieux sourire.

Guillaume tressaillit. Les jeunes compositeurs modernes... Si Abel de Lamothe allait être de la fête !

— Vous recevrez l'invitation dans quelques jours. C'est pour le 10 août. Naturellement, en cas de mauvais temps, on remettrait à huitaine... Car la nature est au moins de moitié dans le succès d'une telle soirée. Je compte sur vous, ma chère enfant...

— Oh ! Madame, je serai si contente ! J'adore la musique... et peut-être par-dessus tout celle de ces siècles de grâce et de légèreté...

Le ton des voix baissa un peu. Guillaume ne perçut plus qu'un murmure...

Toute la joie qu'il éprouvait tout à l'heure en revoyant Huguette venait de tomber. Il se rendait compte, soudain, combien elle lui demeurait lointaine. Elle pouvait bien avoir sa vie secrète sans qu'il en soupçonnât rien. La défendre, la protéger, oui. Mais, pour cela, il fallait savoir ce qui pouvait la menacer. Et il se trouvait tout à coup dans la situation la plus ridicule. Cette soirée eût été une admirable occasion pour lui de provoquer l'expli-

cation souhaitée. Et elle avait lieu dans une maison d'où il était exclu !

— C'est absurde, se dit-il. Il faut que je sois invité...

Madame de Vaudray avait quitté sa place pour parler à une amie. Madame Magnan était seule... pour une minute. Guillaume prit un parti énergique. Brusquement, la vieille dame le vit en face d'elle :

— Vous voilà revenu, monsieur le célibataire ?

— Oui, madame... et tout mari.

— Vraiment ? Que vous arrive-t-il ?

— Ceci, madame, tout simplement : je me dis depuis longtemps que c'est un grand malheur de vous avoir déplu, jadis, alors qu'il ne doit pas exister de bonheur plus précieux que de vous compter comme amie.

Madame Magnan se mit à rire :

— Mon Dieu ! Quel brusque retour ! Amis, nous aurions pu l'être, autrefois... N'est-ce pas vous qui ne l'avez pas voulu ? Un peu plus qu'amis, même... Nous serions devenus parents.

— Et si je vous disais, madame, qu'aujourd'hui, je déplore mon erreur ?

— Il est un peu tard, monsieur. Ma nièce a quatre enfants... et elle n'est pas veuve !

— Hélas ! Madame, je crois que, loin de m'en vouloir, vous devriez me savoir gré de ne pas vous avoir obéi, jadis. Je me rends compte que j'aurais été un mari déplorable... J'aurais rendu madame votre nièce très malheureuse.

— Le sien est charmant. C'est un excellent ménage. Les enfants sont délicieux.

— Vous voyez, madame, vous voyez ! Quelle chance elle a eue !

Cette fois, madame Magnan, désarmée, éclata de rire, tandis que Guillaume se disait, in petto :

« Que de concessions, grands dieux ! Que de concessions ! Tout cela pour Huguette. Non seulement cette petite obtiendrait de moi tout ce qu'elle voudrait, mais elle conduit encore mes actes, sans le savoir !

Madame Magnan tendait à Ruber une main couverte de bagues ; son doux sourire révélait la séductrice qu'elle avait été dans sa jeunesse :

— Alors, monsieur, vous voulez donc que nous nous nous réconciliions ?

— Je n'ai pas de désir plus cher, madame... Je ne serai heureux, me semble-t-il, que lorsque vous m'aurez accordé votre pardon.

— Je ne vous pardonne pas, je vous félicite, puisqu'il paraît que vous avez agi par pure bonté d'âme, pour le bonheur d'une femme...

Guillaume Ruber baisait la main de madame Magnan. La partie était gagnée... à moitié, car il s'agissait maintenant de se faire inviter à la fameuse soirée. On n'entraît pas chez madame Magnan comme dans un moulin.

Il respira. Après une minute de réflexion, la dame reprenait :

— Vous aimez la musique, je crois, monsieur Ruber ?

— Je l'adore, madame.

— Voyons... Je désire sceller notre réconciliation. Voulez-vous me faire le plaisir d'assister à la soirée que je donne prochainement dans ma résidence d'été, à Maisons-Lafitte ?

— Ah ! Madame, j'en serai ravi... d'abord parce que ce sera la preuve que j'aurai reconquis vos bonnes grâces...

Quelques minutes après, il prenait congé des Vaudray. Huguettes accourut vers lui, souriante :

— J'espère qu'on va vous revoir souvent, maintenant ?

— Oui, petite amie... Le plus souvent possible ! Et il s'en alla en songeant :

« Quelle chance que la nièce de madame Magnan ne soit pas restée vieille fille ! Par tendresse pour Huguettes, je passais sous le joug du mariage !

CHAPITRE V

Les soirées musicales données chez madame Magnan comptaient parmi les fêtes les plus sélectes de la saison parisienne, et nombreux étaient ceux qui faisaient tous leurs efforts pour y être invités.

Frédéric Magnan, musicographe érudit, passionné d'harmonie, remarquable exécutant lui-même, avait consacré sa vie à l'Art. Bien des musiciens de l'époque lui devaient le commencement de leur célébrité.

Sa femme l'avait aidé dans sa tâche ; et lorsqu'elle avait perdu son mari, qu'elle aimait beaucoup, elle avait continué son œuvre.

Elle avait un merveilleux instinct pour discerner les valeurs. Tous les jeunes talents trouvaient un appui auprès d'elle, et personne mieux qu'elle ne savait imposer un compositeur nouveau, ne ménageant ni son influence ni son argent. Si elle avait rencontré quelques ingrats, comme il est naturel en ce monde imparfait, elle avait aussi conquis bien des reconnaissances et bien des amitiés. Il semblait à Guillaume Ruber que madame Magnan avait joué un rôle dans l'élévation assez rapide d'Abel de Lamotte, et il croyait se souvenir qu'il avait entendu une fois celui-ci parler d'elle avec une gratitude émue.

Aujourd'hui, Guillaume déplorait de n'avoir pas cherché à connaître davantage ce grand garçon sympathique, dont le seul défaut — si c'en était un — consistait à ne rien pouvoir considérer de la vie sans passion.

Alix Boucher le lui avait présenté, un jour, lors d'un concert. Puis, à la prochaine visite de son vieil ami, elle avait interrogé ?

— Comment le trouvez-vous ?

Et, sur une réponse spontanée : « Fort bien ! ma foi ! », elle avoua le rôle qu'il commençait à jouer dans sa vie.

Depuis, à plusieurs reprises, ils s'étaient rencontrés chez la cantatrice, mais les relations restaient forcément superficielles. Distingué, bien élevé, ai-

mable, passionné d'art... oui. Mais tout cela n'apprenait pas grand'chose sur sa valeur morale, et c'était ce dernier point qui préoccupait Guillaume Ruber :

« Oui, mais ce qui m'inquiète encore davantage, c'est de savoir quel genre de relations existe entre lui et Huguette... »

Il espérait de tout son cœur que la soirée de madame Magnan lui permettrait d'éclaircir cette question. Il comptait se ménager avec Huguette un entretien qu'il lui eût été impossible d'avoir à Boulogne, sans voir apparaître Zoé de Vaudray, curieuse : « Je voudrais bien savoir ce que vous pouvez vous raconter, Huguette et vous ! »

Après une journée chaude, la soirée s'annonçait délicieuse. Comme l'avait dit madame Magnan, la fête avait lieu dans le parc. Des globes électriques voilés, dissimulés dans les arbres, versaient une laiteuse clarté de lune artificielle, suffisante pour qu'on pût circuler comme en plein jour, et qu'on eût cependant une suggestive idée de mystère. Ces lumières diffusées paraient la beauté des femmes d'une grande douceur, et les jeunes filles, dont les toilettes évoquaient celles des siècles passés, faisaient songer à des personnages de Marivaux et de la Comédie italienne : Sylvia, Cydalise, Colombine, Isabelle...

Le concert commençait lorsque Guillaume arriva. Les musiciens étaient massés dans une salle de verdure. De cette façon, les invités pouvaient, à leur gré, s'asseoir ou écouter en s'enfonçant dans les grandes allées ombreuses, coupées de taillis et de boulingrins.

On jouait de la musique ancienne. Les sonorités

grêles du clavecin, de la viole d'amour, du hautbois s'envolaient dans l'air tranquille, un peu puérides et mélancoliques.

Guillaume alla saluer Mme Magnan qui, tout habillée de blanc, ressemblait à quelque châtelaine du temps passé. Elle accueillit son ancien ennemi avec son sourire toujours un peu voilé d'ironie :

— Que de temps perdu, mon cher Ruber ! J'ai donné de si jolis concerts, les années précédentes...

— Je suis persuadé que celui-ci me ravira, chère madame. Le peu que j'en perçois déjà me paraît exquis...

— Je vous laisse écouter... Ce serait pêché que de passer en bavardages des minutes qui, je crois, seront d'un cachet assez rare...

Guillaume profita de la liberté qui lui était rendue.

Il était dans la place, c'était tout ce qu'il lui fallait. Il s'enfonça sous les ombrages, après qu'un coup d'œil jeté dans la salle de verdure lui eût appris que ni Huguette ni son tuteur ne s'y trouvaient.

Sa bonne chance voulut qu'au tournant d'une allée, il tombât, comme on dit vulgairement, sur son vieil ami Vaudray :

— Je suis bien heureux de te voir, dit-il, serrant la main d'Antoine avec une effusion qui surprit celui-ci. J'espère bien que tu as amené Huguette ?

— Naturellement, voyons !

— Où est-elle ?

— Elle m'a quitté pour causer avec une des nièces de Mme Magnan. La pauvre petite ! ajouta-t-

il avec un demi sourire, je ne lui marchandé pas les quelques heures de liberté relative qu'elle peut avoir !

Guillaume ne releva pas cette allusion discrète à la tyrannie de la « douce Zoé ». Après avoir échangé quelques mots, les deux hommes se séparèrent. Vaudray rejoignit un groupe d'amis qui l'appelaient. Ruber refusa de se joindre à eux :

— Excuse-moi, Antoine... Je désire profiter à ma façon de cette exquise soirée...

— Poète ! Tu vas composer des vers dédiés aux nymphes de Maisons-Lafitte, comme jadis La Fontaine en dédia aux Nymphes de Vaux ! Je te laisse..

Ce n'était pas une petite affaire que de découvrir quelqu'un dans ce parc immense. Tantôt surgissait un bosquet, tantôt un petit miroir d'eau où un triton soufflait dans une conque ou une allée qui semblait sans fin, prolongée encore par l'éclairage discret.

Avant de voir Huguette, il la devina...

Impossible d'imaginer apparition plus exquise.

Elle était seule, assise sur la margelle d'un vieux puits enguirlandé de petites roses.

Elle était vêtue de blanc, d'une robe de style qui s'accordait avec le décor et la musique. De minuscules perles de cristal parsemaient le tulle et elle semblait parée de gouttelettes d'eau mobiles et fluides.

Elle écoutait le concert, sa fine tête dressée, l'air d'une biche qui suit au loin les appels du cor. Guillaume reconnut, entre ses mains, le grand éventail de plumes noires, splendide et désuet qu'elle ai-

mais d'abord parce que c'était un des souvenirs qui lui restaient de sa mère, si tôt disparue et, ensuite, parce que, on n'eût pu expliquer pourquoi, il lui seyait...

— Huguette ! dit gaiement Ruber. A quoi rêvez-vous, seulette ? Vous voyez, je parle dans le style de ce ravissant concert...

— Je rêve à mon berger Thyrsis, répondit-elle en riant. Moi aussi, je suis dans le ton.

Il la menaça du doigt :

— Qui peut savoir, quand une jeune fille parle, si elle ne dit pas la vérité en plaisantant ? Il existe peut-être, ce beau berger Thyrsis.

— Eh oui, qui sait ? Il est peut-être, à cette minute où nous parlons, en Australie, en Chine... et jamais nos routes ne se croiseront.

— Il est peut-être tout près, reprit Ruber, entrant dans le badinage.

— Ce qui ne serait pas une raison pour que nous nous rencontrions davantage.

— A moins que ce soit lui que vous attendiez, assise dans cette pose charmante, avec votre éventail noir qui semble un sombre oiseau familier.

— Chut ! Il ne faut pas dire de choses pareilles. On ne doit pas attendre. Cela porte malheur. Les gens ne viennent pas.

— Ma petite Huguette, il serait bien dommage que votre attente fût vaine. Mais je suis un vieil imbécile. Il est peut-être déjà venu. Dites-moi, ma petite fille... Ce cadre et cette heure sont propices aux confidences. Voici quelque temps que nous ne nous sommes vus. N'avez-vous pas rencontré enfin quel-

qu'un qui... qui vous plairait? Quelqu'un dont vous vous soyez dit : « Si celui-là voulait, il serait mon mari. J'aimerais aller jusqu'au bout de la vie, ma main dans la sienne... »

Il devina le vif éclair des grands yeux sur lesquels jouait la frange des cils épais :

— Jusqu'au bout de la vie... répéta-t-elle pensivement. Oui, peut-être. Oui, il m'est arrivé, une fois, de me dire cela... Mais, voyez-vous, monsieur Ruber, la chose la plus importante, c'est d'être aimée comme on souhaite l'être... Et cela, comment peut-on en être certaine ?

Il remarqua qu'elle rougissait subitement. Elle jouait maintenant avec les branches de son éventail et elle semblait tellement perdue dans ses réflexions qu'il respecta son silence.

Les applaudissements crépitèrent dans la salle de verdure ; un morceau s'achevait. Et, presque aussitôt, une petite bande de quatre ou cinq jeunes filles passa en causant et en riant. Robe rose, bleue, paille, éclairant l'ombre...

Tandis que deux d'entre elles s'arrêtaient près d'Huguette, les autres s'éloignèrent.

Guillaume les suivit de loin. Sa petite amie ne semblait même plus savoir qu'il était là. La tête appuyée sur la grande flèche de fer forgé du puits, elle regardait les étoiles.

Il s'en retourna lentement vers la salle de verdure. Le clavecin jouait du Couperin...

« Que je voudrais savoir ! » pensait-il.

— Cher monsieur Ruber... Quelle surprise de vous trouver ici ?

Une voix mâle, bien timbrée, interpellait Guillaume. Il fut tout surpris de se retrouver justement en face de celui qui, depuis l'affaire du mouchoir et du portrait, occupait sa pensée...

Le compositeur Abel de Lamothe, le soupirant patient d'Alix Boucher !

C'était un homme de trente-cinq ans à peine, beau, vigoureux, avec un visage ouvert et passionné. Guillaume l'enveloppa discrètement d'un regard investigateur, essayant de se figurer qu'il le voyait pour la première fois. Décidément, il était impossible de refuser la sympathie à cet être dont les façons aimables et cordiales ne pouvaient qu'augmenter cette impression.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je ne suis pas aussi surpris que vous, dit Ruber. Il n'est jamais fort étonnant de vous rencontrer, là où l'on sert la musique.

— Vous avez raison... Je poursuis mon art, et il me poursuit. Je ne sais s'il est content de moi, mais je sais bien que je ne pourrais me passer de lui !

Il riait d'un beau rire franc, paraissait heureux de vivre. Guillaume ne put s'empêcher d'évoquer, à côté de cette figure d'homme, celle, tourmentée, anxieuse, de la cantatrice :

« Ces deux êtres sont-ils vraiment faits l'un pour l'autre ? » se demanda-t-il.

Il n'avait pas encore trouvé de réponse à sa question quand, après quelques mots, le compositeur le quitta s'enfonçant sous les arbres du parc.

Ruber resta cloué sur place par une pensée subite. Abel de Lamothe s'en allait vers le point où, tout à

l'heure, il avait laissé Huguette Lépinay, un moment entourée d'amies.

— Serait-il possible qu'ils se fussent donné rendez-vous ? Mais alors... alors...

*
* *

Le pressentiment de Guillaume Ruber ne le trompait pas. C'était bien Huguette que monsieur de Lamothé allait retrouver.

Toujours assise sur la margelle du puits, seule maintenant, elle le regardait venir, son charmant visage empreint d'une joie que tempéraient la pudeur et l'inquiétude...

Il n'approcha pas, resta à quelques pas, dans une attitude respectueuse :

— Je vous remercie de m'avoir accordé cet entretien, Huguette...

— J'ai certainement eu tort, répondit-elle gravement. Que penserait-on de moi si l'on savait que j'ai accepté un rendez-vous, la nuit ?

— A deux pas de cinquante personnes ! observa-t-il en souriant. Chère Huguette, il fallait que je vous parle.

Elle ne répondit pas. Elle attendait ce qu'il allait dire et jouait avec le grand éventail noir.

— Huguette, écoutez-moi. Je vous ai laissé comprendre déjà quels sentiments vous m'inspirez. Depuis que la vie m'a fait découvrir le trésor que

vous êtes; je ne pense qu'à vous... Je ne conçois le bonheur qu'auprès de vous...

Elle fermait à demi les yeux, bercée par ces mots éternels dont rêvent toutes les jeunes filles. L'émotion, le son de la voix d'Abel de Lamothe témoignaient d'une sincérité émouvante :

— Huguette, murmura-t-il, vous seriez pour moi la femme idéale. Par grâce, dites-moi un mot... Puis-je espérer..

Le visage d'Huguette disparaissait presque entièrement derrière les grandes plumes agitées par la brise du soir :

— Monsieur de Lamothe, je ne devrais pas être ici à vous écouter. C'est très mal...

— Répondez-moi, je vous en conjure...

— Je ne puis nier que...

— Huguette, vous m'aimeriez ?...

Elle écarta lentement l'éventail, levant vers lui ses beaux yeux candides et sérieux :

— Demandez ma main à mon tuteur, dit-elle tout bas.

Elle lui souriait, maintenant, confiante, heureuse. On devinait que cet aveu couronnait son rêve le plus cher. Comme il se rapprochait d'elle, elle lui tendit la main.

Il ne fit que l'effleurer rapidement de ses lèvres, et elle resta un peu interdite. Il n'avait pas eu l'élan qu'elle attendait, qu'elle souhaitait...

— Huguette, reprit le compositeur, je suis infiniment heureux... Si heureux que je me demande si je suis bien éveillé. Mais...

— Mais ? répéta-t-elle.

Ah ! ce petit mot, comme il glaçait soudain Huguette ! Elle attendait ce qui allait suivre !

— Mais... je ne puis, pour l'instant, aller trouver votre tuteur, reprit Abel. Pardonnez-moi... Il me faut vous demander quelques jours... Ne me jugez pas mal... Je vous expliquerai... plus tard.

Il s'embarrassait dans ses phrases obscures, baisant les yeux devant le regard direct de la jeune fille, ce regard qui s'étonnait et qui contenait un reproche discret.

Huguette ne souriait plus, et le grand éventail de plumes noires, refermé, ressemblait à un oiseau dont l'élan vient d'être brisé.

Elle avait cru aller vers la lumière, et voilà que, tout à coup, quelque chose de sombre, d'incompréhensible, l'enveloppait.

Dans la salle de verdure, la musique cessait de nouveau. On entendait des voix joyeuses qui se rapprochaient. Abel se pencha sur la main qui tenait l'éventail, la baisa, puis sa haute silhouette s'effaça, happée par la pénombre.

*
* *

Guillaume Ruber, pendant ce temps, promenait son souci obsédant dans les allées du parc. Il vit, de loin, revenir Abel de Lamothe :

« Il a quitté Huguette, pensa-t-il. Qu'ont-ils pu se dire ? Allons ! J'ai commencé à jouer le rôle de confident, elle se fie à moi, je vais la rejoindre... Si je pouvais savoir... »

Il ne l'avait pas vue repasser, elle. C'était donc qu'elle était restée là-bas, près du puits.

Il lui suffit de l'apercevoir de loin pour se douter, qu'en effet, Lamothe venait de la quitter, mais que la conclusion de l'entretien mystérieux avait été douloureuse.

Huguette appuyait son front sur son bras replié, posé sur la barre de fer forgé où s'enroulaient les roses. Ne voulant pas la surprendre, il fit sonner son pas. Elle leva la tête et, quand il fut tout près d'elle, vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes :

— Huguette ! dit-il, bouleversé. Huguette, vous pleurez ?

Elle tira de son corsage un petit mouchoir, tout semblable à celui que Guillaume avait vu chez la cantatrice, s'essuya les yeux :

— Oh ! Mon ami, dit-elle d'une petite voix plaintive... Comme j'ai mal !

— Ma petite amie, ma petite fille... Qu'avez-vous ? Vous savez que je vous aime bien, vous pouvez avoir toute confiance en moi. Vous ne voulez pas parler ? Bon, je vais vous aider... J'ai rencontré monsieur Abel de Lamothe.

— Oui. C'est mal, n'est-ce pas, d'avoir un secret ? Mais c'est arrivé, si vite, si simplement aussi... J'ai fait sa connaissance chez des amis. J'admirais beaucoup ses œuvres, je le lui ai dit. Nous avons causé...

— Vous vous êtes revus et vous avez recausé.

— Naturellement... Ces mêmes amis ont amené monsieur de Lamothe deux ou trois fois chez mon tuteur. Il me plaisait...

— Terriblement.

— Oui, répondit-elle avec un petit sourire. Terriblement... Lui, de son côté, semblait me rechercher... Et puis... Et puis.. Je me suis aperçue qu'une photographie de moi manquait dans un album que nous avons regardé ensemble. Une autre fois, j'avais perdu un petit mouchoir, dans une soirée... Un mouchoir comme celui-ci... Il a refusé en riant de me le rendre. Toutes ces choses-là, n'est-ce pas, cela prouve qu'un homme vous aime ?

— Généralement, ce sont des signes, en effet, répartit Guillaume, souriant. Et la suite ?

— La suite... Il m'a demandé un entretien... Nous nous étions déjà vus ici, je lui ai indiqué ce vieux puits. Ce soir, il est venu m'y rejoindre. Il m'a dit qu'il m'aimait...

— Et... ?

— Qu'auriez-vous fait, vous, monsieur Ruber ?

— Question embarrassante. Il m'est difficile d'y répondre. On ne me fait pas de déclaration, à moi. Mieux vaut me dire ce que vous avez répondu, vous...

— J'ai agi comme toute jeune fille l'aurait fait, je crois... Je l'ai autorisé à aller trouver mon tuteur. Alors son attitude a changé. Il m'a dit que je devais patienter...

Elle sautait du puits, redevenant la petite fille décidée qu'elle était :

— Enfin, monsieur Ruber, il m'aime ou il ne m'aime pas ! S'il m'aime, il faut qu'il demande ma main... Pourquoi ne veut-il pas ?

La minute était poignante pour Guillaume, mêlé de

si près à cette histoire sentimentale toute prête à tourner au tragique. Ce qu'il redoutait était arrivé. La franchise lui parut préférable à toute temporisation :

— Parce qu'il ne peut pas, répondit-il nettement.

Huguette pâlit :

— Pourquoi ?

— Ma petite Huguette, il faut être très sage, très raisonnable. Je vais vous parler, non comme à une enfant, mais comme à une femme. Il se peut qu'Abel de Lamothe vous aime. Mais il n'est pas libre de disposer de lui-même et il s'est évidemment laissé entraîner à vous laisser deviner des sentiments qu'il n'avait pas le droit d'exprimer. Il est à peu près fiancé et, depuis longtemps à une jeune veuve...

Il s'attendait à ce qu'Huguette fondît en larmes. Mais ce fut à peine si une rapide contraction passa sur son visage. Elle était brave devant la souffrance, cette enfant.

Elle dit simplement :

— Fiancé à une jeune veuve... Eh bien ! Pourquoi ne se marie-t-il pas ?

— Par sa faute à elle qui hésite, recule, l'excède par ses caprices, ses sautes d'humeur... Puisque j'ai commencé à parler, je vais achever...

— Oui, je vous en prie. Dites-moi... tout ce que vous pouvez me dire.

— Vous connaissez certainement la personne dont il s'agit : c'est Alix Boucher, la cantatrice.

— Alix Boucher ! répéta Huguette. Mais je l'ai souvent entendue chanter dans des concerts classiques... Elle est belle, elle a du talent.

— Oui... Mais c'est une étrange nature compliquée, indécise, scrupuleuse à l'excès. Et, enfin...

Ses yeux fixaient un point dans l'ombre. Il voyait, à côté de la fraîche beauté d'Huguette, se dessiner le pastel un peu fané...

— Elle n'est pas âgée, certes... Mais ce n'est plus une toute jeune femme.

Huguette venait de se rasseoir sur la margelle, dans une pose abandonnée :

— Même si je le voulais, murmura-t-elle, comment lutterais-je contre une pareille rivale ? Je n'ai pas d'armes à opposer aux siennes... Je ne suis qu'une petite fille...

— Pas d'armes ? Vous avez la plus belle, la plus dangereuse...

Et comme elle le regardait, surprise, anxieuse, il ajouta tout bas :

— Vos vingt ans !

— Oh ! commença Huguette, dans un élan généreux, jamais je ne...

Elle n'acheva pas. Mais il y a des silences plus éloquentes que des paroles. Elle avait repris son éventail et, inconsciemment, l'agitait nerveusement...

Guillaume, lui, n'était pas très fier. Il venait de s'apercevoir qu'il trahissait Alix, son amie de tant d'années, pour Huguette...

Et il eût été inquiet s'il avait vu le regard de la jeune fille où luisait une étrange volonté.

Huguette allait-elle partir en guerre pour conquérir l'Amour, armée de cette épée magnifique et bien trempée : ses vingt ans ?

CHAPITRE VI

Dans la voiture qui ramenait vers Paris le tuteur et sa pupille, Antoine de Vaudray ne tarissait pas d'éloges sur cette fête « exquise et si bien ordonnée », sans s'apercevoir qu'Huguette répondait sans grande conviction à son enthousiasme et ceci pour une raison, hélas ! compréhensible : c'est qu'elle n'avait à peu près rien entendu du concert :

— Ce quatuor pour violes... de Frescobaldi, je crois, un délice ! Et ces pièces de Couperin... Et ce menuet de Lulli... Une soirée étonnante, étonnante et qui vous console de bien des médiocrités ! Qu'en dis-tu, Huguette ? Ma parole ! Elle dort !

Oh ! non, Huguette ne dormait pas. Mais comme elle eût souhaité être seule, ne plus rien entendre... Appuyée sur les coussins, elle se laissait aller au rythme de la course, les yeux à demi clos :

— Mais je ne dors pas du tout... Je pensais moi aussi à cette soirée... Il me semble que j'en garderai un souvenir inoubliable...

— Oui, c'est curieux, approuva Antoine de Vaudray, pensif. Parmi tant de choses que l'on voit et que l'on entend, il en est certaines qui vous laissent une impression particulière... On aime à y revenir en pensée... Tu as l'air fatiguée, ma petite fille. Tu ne m'écoutes pas.

— Pardonnez-moi... Oui, je suis fatiguée... J'ai même un peu de migraine. Je crois que c'est d'avoir écouté avec trop d'attention...

— Eh bien! Sommeille, mon enfant, ne te gêne pas. Je te réveillerai.

Huguette était bien certaine de ne pas fermer l'œil de la nuit. Elle souffrait. Le seul adoucissement à sa peine, c'était de savoir la vérité. Rien ne lui eut été plus douloureux que de douter de la loyauté d'Abel de Lamothe ; elle lui savait gré des scrupules qui l'avaient arrêté au moment décisif. Ne valait-il pas mieux que tous deux aient de la peine plutôt que de faire le mal ?

Ces pensées tourmentèrent encore longtemps Huguette lorsqu'elle fut rentrée dans sa chambre. Mais son bel équilibre physique finit par l'emporter et elle dormit jusqu'au matin... c'est à dire quelques heures, car la fête chez Mme Magnan s'était prolongée très tard.

Bien entendu, en se réveillant, sa première pensée fut pour Abel de Lamothe et pour se souvenir de la scène de la veille. Mais héroïquement, elle se raisonna :

— Je ne dois plus penser à lui. Il appartient à une autre. C'est une question d'honnêteté. J'espère qu'il aura le courage de s'en expliquer franchement avec moi... Mais ne vaudrait-il pas mieux que nous ne nous revoyions plus ?

Elle avait, malgré sa jeunesse, un grand empire sur elle-même; sans doute était-ce un effet de son enfance et de son adolescence un peu contraintes. Si souvent, elle avait dissimulé ses gros chagrins pour

ne pas peiner M. de Vaudray ! Mais si elle réussit à se composer un visage souriant, elle n'en était pas moins un peu pâlotte, ce qui provoqua cette réflexion de la « douce Zoé » :

— Voilà ! Voilà ! On veut sortir, s'amuser et, le lendemain, on montre une mine de papier mâché !

Car si Mme de Vaudray refusait, le plus souvent, d'accompagner son mari et Huguette dans le monde, elle en était toujours un peu vexée le lendemain.

— Bah ! observa gaiement M. de Vaudray, cela vaut la peine d'être fatigué lorsqu'on a passé une soirée aussi intéressante.

Madame Zoé fit une moue légèrement dédaigneuse :

— Vraiment ? C'était si bien que cela ? Vous n'exagérez pas ?

Cette phrase imprudente déclencha l'enthousiasme du bon Antoine, si sincèrement épris des jolies choses. Il parla du cadre délicieux de la fête, se fit poétique, entraînant, pour décrire le parc de Maisons-Lafitte, avec ses ombrages séculaires, son décor très « grand siècle », puis devint lyrique, comme il convenait, lorsqu'il aborda le chapitre « musique », parla des instruments, énuméra les morceaux du programme et fit leur historique, le tout entremêlé de : « N'est-ce pas, Huguette ? » qui ne laissaient pas d'embarrasser la jeune fille. Elle était trop occupée de ce qui se passait en elle pour très bien se souvenir de ce qu'elle avait vu et entendu la veille.

Mme de Vaudray commença par écouter tout cela avec une impatience non déguisée. On connaît son travers. Personne ne savait recevoir comme elle, et

il lui déplaisait de se laisser battre sur ce terrain. L'insistance de son mari à célébrer les fastes de la fête de Mme Magnan finit par la piquer sérieusement :

— Mon Dieu ! dit-elle d'un petit ton aigre-doux, je ne doute pas que la réception n'ait été réussie. Mais, en somme, ce qui fait tout le charme d'une soirée comme celle-là, ce sont les musiciens. Or, avoir des artistes chez soi, ce n'est pas un tour de force si extraordinaire !

— Je suis de votre avis, ma chère, répondit Vaudray, taquin. Mais encore faut-il savoir les choisir et faire un programme... Cela demande un certain sens artistique et aussi du tact, du doigté. Il faut plaire à ses invités. Croyez-moi, je m'y connais. La fête de Maisons-Lafitte peut passer pour un modèle du genre. Je regrette que vous n'y ayez pas assisté.

La « douce Zoé » murmura quelque chose comme : « J'ai mieux à faire dans la vie que de m'amuser, moi ! » Son mari aurait pu lui demander de quel travail absorbant elle était l'esclave. Mais il préféra ne pas prolonger la discussion et la conversation dévia.

Chose bizarre, ce fut madame de Vaudray elle-même qui revint sur ce sujet, les jours qui suivirent, demandant de nouveaux détails ; elle se fit expliquer par le menu l'ordonnance de la réception, et, un soir, à dîner, elle fit cette déclaration inattendue :

— Je ne vois pas pourquoi nous ne donnerions pas une soirée musicale, nous aussi !

Son mari et sa pupille la regardant avec surprise, elle ajouta :

— Ce n'est sans doute pas votre avis ? Madame Magnan est unique, et personne ne peut faire aussi bien qu'elle ?

— Je n'ai jamais dit cela, mon amie, répondit Antoine, avec une grande douceur. Et, après tout... ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

En réalité, cela le séduisait infiniment. Mais il se gardait de trop le témoigner. Il fallait, pour que le projet aboutît, en laisser tout l'honneur à celle qui l'avait conçu. Sinon, par esprit de contradiction, elle eût été capable d'y renoncer.

On assista alors à un spectacle assez curieux. En réalité, madame de Vaudray n'avait pas de très grandes lumières, en ce qui concernait le domaine artistique. Elle consulta les journaux, les annuaires, pour savoir à quelles sommités musicales on pourrait bien s'adresser. Mais elle s'y perdit bien vite, confondant les violonistes avec les pianistes, optant successivement pour un baryton, un ténor, une chanteuse légère. Huguette lui offrit gentiment de l'aider :

— Nous allons tant au concert, parrain et moi... Je connais beaucoup de virtuoses et de chanteurs...

Elle s'interrompit brusquement. Une pensée étrange, folle, venait de lui traverser l'esprit. Elle se défendit d'abord contre elle, mais, en quelques minutes, elle la sentit s'imposer, s'installer en son cerveau de telle façon qu'elle ne pourrait plus l'en déloger...

C'était au salon, après le déjeuner. Monsieur de

Vaudray, qui écoutait, tout en parcourant les journaux, leva la tête :

— Mais il me semble qu'Huguette, en effet, s'entendrait fort bien à composer un programme...

Zoé de Vaudray se mordit les lèvres. Si elle eût écouté son aimable caractère, elle eût immédiatement « tout envoyé promener », comme elle disait. Mais elle trouva plus noble de feindre le détachement :

— Dieu ! s'exclama-t-elle, j'aurai bien assez à faire, moi, à organiser la soirée dans tous ses détails. Je ne veux pas être battue par madame Magnan. Alors, Huguette, si tu te crois capable de t'occuper de la question des artistes...

Et elle fit un petit geste désinvolte, comme pour exprimer qu'après tout, c'était là une affaire secondaire.

— As-tu une idée, ma petite fille ? demanda Vaudray.

— Il me semble qu'un quatuor à cordes qui jouerait du Mozart, du Fauré, du Ravel... Et puis un violoniste... Et enfin, une cantatrice.

Huguette sentait son cœur battre très fort, comme si ceux qui se trouvaient là eussent pu deviner ses pensées secrètes.

— Excellent ! approuva monsieur de Vaudray. Maintenant, quel violoniste... et quelle cantatrice ?

Huguette nomma un jeune virtuose, Prix d'Excellence du Conservatoire de Paris, et qui, l'hiver précédent, avait remporté de jolis succès :

— Je sais qu'il est à Paris, ajouta-t-elle. Quant à la cantatrice... Oui, il me semble que ce serait bien.

Marraine, parrain, que diriez-vous d'Alix Boucher ?

Le nom était prononcé. Elle respira et attendit. Allait-il surgir une objection ? Il lui semblait que le Destin lui-même allait parler...

Madame de Vaudray leva les sourcils en signe d'indifférence. Elle se disait sans doute qu'aucune artiste, si talentueuse qu'elle fût, ne serait capable de lutter contre l'exquise qualité de ses petits fours.

— Alix Boucher ? murmura monsieur de Vaudray. Beaucoup de style, une voix admirable, prenante... Par surcroît, une jolie femme, ce qui ne gâte rien, et un certain air de grande dame, qui en fait l'idéale artiste de salon... Il faudrait savoir si elle serait disposée. Je te donne carte blanche, Hugnette...

— Je vais lui téléphoner tout de suite, parrain.

Elle chercha fièvreusement dans l'annuaire, demanda le numéro, et, penchée sur l'appareil, attendit, pleine d'une émotion anxieuse, que vibrât là-bas au bout du fil, la voix aux résonances d'or et de velours de sa rivale secrète...

CHAPITRE VII

— Madame ! Madame !

— Quoi ? dit Alix. Il y a le feu ?

Elle se levait du piano devant lequel elle était assise depuis une demi-heure, sans que ses doigts eus-

sent frappé les touches, perdue qu'elle était dans une méditation embrassant le passé et l'avenir.

— Non, madame, répondit, confuse, la vieille servante Luce. Si j'ai crié comme ça, c'est que voilà quatre fois que j'appelle madame et qu'elle ne répond pas plus que si elle était morte.

— Maintenant que tu sais que je suis vivante, que veux-tu ?

— Moi, madame, rien du tout. C'est votre impresario, monsieur Cantelmo, qui veut vous voir.

— Fais-le entrer, commanda Alix, qui, instinctivement, alla vers la glace et arrangea sa coiffure.

Une seconde, elle resta pensive devant son reflet et murmura :

— Je suis fatiguée, aujourd'hui...

La porte s'ouvrit pour livrer passage à un petit homme sec et noir, avec une étonnante toison de cheveux sombres et une figure fripée comme une vieille pomme d'api.

Tel était le signor Cantelmo, vrai type de la comédie italienne — mi-Polichinelle mi-Cassandra — et qui parlait d'une voix aiguë, avec un inénarrable accent napolitain.

Il avait suivi la cantatrice depuis ses débuts et lui avait valu ses plus beaux succès. Il l'admirait et était même un peu amoureux d'elle... respectueusement, de loin... comme il est naturel, quand il s'agit d'une étoile :

— Cara madame, Chère artiste ! s'écria-t-il en entrant. Come sta ? ? Bien, j'espère... Il n'y a qu'à regarder... Oune fugure de pintemps !

— Ecoutez, Cantelmo, dit Alix Boucher, d'un air

de lassitude, si vous n'êtes venu que pour me faire des compliments à bout portant, je vous en fournirai de plus frais. Voilà dix ans que vous me dites que j'ai une figure de printemps !

— Je ne puis dire que la vérité, madonna ! Je ne puis dire que ce qui est. Et pourtant, cela ne m'intéresse pas. Non, *corpo di Bacco* ! Ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est votre voix... Votre divine voix...

— Ma voix divine ne va pas trop mal, Cantelmo. Et après ?

— Après ? dit le petit homme, prenant le fauteuil indiqué par la cantatrice. Après vous ne me semblez pas bien gaie, et je n'aime pas ça... C'est mauvais pour le chant. Il faut chanter dans la joie, comme le rossignol. Et, d'abord, pourquoi toute seule ? Comment vont les amis ? Le cher monsieur de Lamothe et le cher monsieur Ruber ?

— Je pense que monsieur de Lamothe va bien, répondit assez froidement Alix. Quant à Ruber, il est en province pour quelques jours, où il règle je ne sais quelle affaire. J'ajouterai que je n'ai aucune mauvaise nouvelle des parents qui peuvent me rester, ni d'aucun de mes amis. Ceci dit, Cantelmo, au nom du ciel, dites-moi ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

Le petit homme tira de son veston un portefeuille bourré à craquer, dont il commença à étaler le contenu sur la table :

— Madonna ! Si j'ai oublié, quel malheur ! Le voici... Non ! Ah ! voilà... Oune engagement que je viens vous offrir... Oune merveille.. Oune fortune !

Les traits d'Alix Boucher exprimaient une telle indifférence qu'il se fâcha tout rouge, bondit sur ses pieds :

— Qu'est-ce que vous pensez ? Oune maraviglia, je vous dis ! Pour l'Amérique ! Oune série de concerts...

— Cela ne m'intéresse pas du tout, Cantelmo... L'Amérique, j'y ai déjà chanté, je la connais. L'argent. Ah ! Dieu ! J'en ai toujours plus qu'il ne m'en faut. Rempportez vos paperasses, mon cher Cantelmo... Et merci ! ajouta-t-elle avec un sourire amical, voyant le petit bonhomme tout déconfit.

— Madonna ! grogna celui-ci. Oune affaire superbe ! Qu'il y a des artistes qui se jetteraient à mes pieds pour l'avoir, et que je dirais : « Non, je la garde pour la divine Alix Boucher ! » Regardez les villes : New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Washington, Détroit, Chicago, Cinoinnati. Puis, nous remontons vers...

— C'est inutile, Cantelmo. Je ne partirai pas.

— Et les dollars, cara mia ! Les dollars ! Une quantité de dollars !

— N'insistez pas. Je vous jure que cette proposition ne me séduit nullement... en ce moment, surtout.

Partir... lorsqu'elle sentait elle ne savait quelle obscure menace autour de sa vie sentimentale ! Non, c'était impossible...

Accoudée sur la table, elle songeait :

« Partir... Oui, il y a eu, dans ma vie, des moments où j'eusse accepté cette chance de m'évader de la vie quotidienne... Je connais le charme nostal-

gique des grands voyages... Le pont du paquebot... La cabine d'où l'on perçoit le battement sourd de l'eau contre la coque... Partir ! Tout oublier, tout laisser derrière soi...

— C'est convenu ? Vous signez ? dit l'impresario.

— Laissez-moi, Cantelmo, dit-elle doucement. Non, certainement non, je ne partirai pas.

Le petit Italien leva les bras au ciel :

— Après toutes les affaires que je vous ai procurées, vous me ruinez !

Voyant que cet éclat dramatique ne convainquait pas Alix, il se calma aussi vite qu'il s'était emporté, posa soigneusement le contrat sur la table, mit dessus un presse-papier :

— Je le laisse, dit-il d'un ton plein de mystère. Chut ! Peut-on savoir ? Demain matin, vous changez peut-être d'idée... Il y a tout juste votre signature à mettre au bas du papier... Et nous partons !

Elle s'était levée. Elle sourit malgré elle, en entendant le soupir désolé de Cantelmo, et lui tendit la main, aimablement, mais avec un rien d'impatience. Il gagna la porte, mais s'arrêta avant de sortir :

— Il faut la réponse dans huit jours ! souffla-t-il.

Alix haussa légèrement les épaules. Il lui fallait bien s'avouer qu'elle avait eu une petite hésitation. Partir, c'eût été mettre fin à ses indécisions. Tout naturellement, ce mariage qu'elle ne se décidait pas à conclure se trouverait rompu. Mais c'était impossible... Elle en souffrirait trop...

Luce passait la tête dans l'entrebâillement de la porte :

— Madame, c'est la demoiselle....

Alix sursauta :

— Que me dites-vous ? Quelle demoiselle ? demanda-t-elle, surprise.

— Celle qui vous a téléphoné pour un concert... Vous savez bien !...

— C'est vrai. J'avais oublié... Un instant !

Rapidement, elle remettait de la poudre, un peu de rouge, s'efforçait de reprendre sa physionomie de jolie femme mondaine, que l'émotion altérait si facilement. Elle se le rappelait maintenant, il s'agissait d'une jeune fille qui lui avait téléphoné très gentiment, lui demandant si elle consentirait à chanter dans une soirée. Alix, peu enthousiaste, avait fixé un chiffre de cachet astronomique :

— C'est entendu, avait-on répondu. Puis-je venir m'entendre avec vous pour certains détails ?

Prise à son propre piège, elle avait dû donner un rendez-vous.

— Fais entrer, Luce.

Une grande jeune fille mince parut. Habillée d'une robe d'été, en soie claire, coiffée d'un large chapeau de paille ombrant son visage, elle était de silhouette élégante et moderne.

— Excusez-moi, madame, de me présenter chez vous... Je viens de la part de monsieur et madame de Vaudray, mes tuteurs. Nous avons la plus profonde admiration pour votre grand talent, et je veux d'abord vous remercier de l'honneur que vous voulez bien nous faire...

— Vous êtes tout à fait gentille, mademoiselle, répondit Alix, séduite par cette simplicité pleine de grâce. Mais vous n'avez nullement à me remercier. Je suis comme la cigale. Mon rôle, dans la vie, c'est de chanter...

— Un admirable rôle, madame, car vous semez la joie autour de vous. Rien ne donne plus d'émotion qu'une belle voix, expressive comme la vôtre... Pourrais-je vous demander, madame, ce que vous interpréterez ? Ce que vous voudrez, naturellement. Mais j'aimerais savoir...

Alix s'était rapprochée du piano. Elle invita, du geste, la jeune fille, à la rejoindre :

— Je pourrais, si vous le voulez, commencer par de l'opéra classique et moderne... Que diriez-vous, par exemple, d'un air d'Alceste, de Gluck ? Puis, celui de Perséphone, de l'« Ariane » de Massenet. L'aimez-vous ? Et, ensuite, des mélodies... Voyez vous-même... Fauré, Debussy, Ravel, Abel de Lamothe...

— Vous chantez beaucoup les mélodies d'Abel de Lamothe, n'est-ce pas ?

— Oui...

Quelle subtile résonance dans la voix de sa visiteuse frappait soudain Alix ? Jusqu'ici, elle n'avait pas regardé la jeune fille. Elle se décida à l'examiner, prise de curiosité.

Elle lui parut très jolie... et si fraîche, sous son grand chapeau, qui la coiffait de deux ailes battantes !

— Quelles mélodies d'Abel de Lamothe ? demanda l'inconnue.

— Je les chante à peu près toutes... Celles qui avaient été écrites pour soprano ont été transposées... Tenez, les voici : le Colloque Sentimental, le Premier Amour, la Chanson des Heures, la Nuit Espagnole... Vous les connaissez ?

— Je les aime beaucoup...

De nouveau, quelque chose, dans l'accent dont étaient prononcées ces paroles frappa l'artiste. Cette fois, elle ne quitta plus des yeux la jeune fille, penchée avec elle sur les partitions...

Sans affectation, elle se détourna, releva un des rideaux de la fenêtre, de façon à ce que la lumière frappât en plein le charmant visage...

Elle éprouva alors une sensation étrange.

Elle était certaine de n'avoir jamais vu cette jeune fille, et, pourtant, sa vue réveillait en elle un souvenir qu'elle ne parvenait pas à préciser.

Alix dit lentement, guettant l'effet qu'allaient produire ses paroles :

— J'y pense... Je ferai mieux. Puisque Abel de Lamothe vous intéresse, je le prierai de venir m'accompagner au piano, comme il le fait souvent, quand j'interprète ses œuvres.

L'inconnue avait eu un imperceptible tressaillement :

— Nous en serons charmés, dit-elle d'une voix soudain moins assurée.

Très naturellement, la cantatrice lui prit le bras, l'entraînant vers une table sur laquelle était posé un élégant petit registre relié de cuir :

— Donnez-moi l'adresse où je devrai me rendre.

Elle l'inscrivit, puis :

— Vous êtes mademoiselle de Vaudray, naturellement ?

— Non. Monsieur de Vaudray est mon tuteur. Je suis mademoiselle Lépinay.

— Quel est votre prénom ?

— Huguette.

— Huguette... répéta Alix, Huguette...

Elle gardait un effrayant empire sur elle-même. Dieu sait pourtant quelle tempête se déchaînait dans son cœur... Huguette ! Le petit mouchoir perdu par Abel portait l'initiale H.

Elle se souvenait maintenant. Si elle avait eu, tout à l'heure, l'impression de connaître cette jeune fille, c'était à cause du portrait qui était le sien.

Elle en était certaine ; c'était bien ce port de tête, rendu si gracieux et si noble par le cou un peu long, ce front intelligent dégagé par les cheveux rejetés hardiment en arrière, ce petit nez au dessin précis...

Pourquoi cette jeune fille venait-elle ? Sans doute pour la braver. Elle aimait Abel, elle avait voulu connaître sa rivale, celle que les potins mondains donnaient pour fiancée au compositeur à la mode !

Quelle audace avait cette petite ! Quel manque de scrupules aussi ! Elle se croyait donc bien sûre de triompher ?

Eh bien ! non ! La guerre allait commencer tout de suite. Alix se défendrait. A sa première rencontre avec Abel, elle fixerait enfin la date du mariage.

Ou, plutôt, elle attendrait d'avoir paru à cette soirée. Elle était certaine d'être belle, ce jour-là... D'ailleurs, elle serait sur son terrain. Maîtresse de

son art, elle aurait l'avantage sur cette petite fille insignifiante. Abel viendrait avec elle, il les verrait en présence : elle, l'artiste incomparable et cette gamine coquette. Elle mettrait tout son cœur dans son chant, et il comparerait. Si, vraiment, il avait pu, un instant, être séduit par cette Hugnette, il comprendrait son erreur.

Pour que se déroulât ce petit drame intérieur, il avait suffi de quelques secondes. Alix Boucher refermait le livre d'adresses, se redressait, souriante :

— Tout est donc convenu, mademoiselle...

— Combien je vous remercie, madame ! dit Hugnette. La soirée a lieu dans huit jours, comme je vous l'ai dit au téléphone... Bien entendu, on viendra vous chercher en voiture. D'ailleurs, je vous téléphonerai de nouveau.

— C'est entendu, mademoiselle... Vous pouvez compter sur moi.

Elles se serrèrent la main, avec un étonnant sang-froid.

Les femmes, les jeunes filles mêmes, ont, dans ces joutes du cœur, une extraordinaire maîtrise. L'innocence y est aussi habile que l'expérience.

Puis, la cantatrice reconduisit sa visiteuse.

Alix se retrouva seule dans le salon. Machinalement, elle guetta le bruit d'un moteur remis en marche, celui d'une voiture s'éloignant.

La tête lui tournait un peu. Elle vint s'asseoir devant la table, regardant autour d'elle. Maintenant, le doute n'était plus possible. Cette jeune fille, inconnue hier, c'était l'ennemie qu'elle avait pressentie. Elle voulait lui prendre son fiancé.

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, elle remuait les papiers placés sous sa main. Elle vit le contrat laissé tout à l'heure par l'Italien, lut, pour la première fois, le chiffre des cachets et revit les noms prestigieux de ces villes lointaines : New-York, Chicago, Cincinnati...

— Il ne manque que votre signature, avait dit l'Italien.

Cette signature, elle ne l'y apposerait pas. Partir ? Allons donc ! Elle avait assez hésité, assez gâché le bonheur possible. Elle épouserait Abel de Lamothé, elle resterait... pour être heureuse, enfin !

Elle dit tout haut :

— Cette petite... Quel avantage peut-elle avoir sur moi ?

Comme elle achevait cette phrase, un grand miroir, placé en face d'elle, lui renvoya, à l'improviste, son image. Elle y aperçut sa jolie figure, empreinte d'une indicible lassitude et elle crut entendre à son oreille, une voix qui lui murmurait insidieusement :

— Elle a ses vingt ans...

CHAPITRE VIII

Guillaume Ruber s'était, en effet, absenté de nouveau, mais pour quelques jours seulement, appelé en province, à cause du décès d'un ancien camarade.

Lorsqu'il rentra chez lui, il y trouva une invitation de monsieur et madame de Vaudray, pour une soirée musicale :

— Tiens ! pensa-t-il. Décidément, la musique est à l'ordre du jour, cet été !

Cela n'avait rien d'extraordinaire, et le fait ne frappa pas particulièrement Ruber. Antoine de Vaudray aimait la musique, comme Huguette.

Il sourit :

— Madame Zoé n'y comprend peut-être pas grand'chose. Mais elle doit voir, dans ce genre de réunion, une occasion de montrer à l'univers ses qualités de maîtresse de maison.

Pourtant, sans s'expliquer pourquoi, Guillaume était vaguement préoccupé. C'est que le seul mot de « musique » lui rappelait la soirée de Maisons-Lafitte, dont le souvenir l'avait tourmenté, durant son voyage. C'était même avec ennui qu'il s'était éloigné de Paris...

Il résolut donc de se rendre tout de suite à Boulogne.

Madame de Vaudray et Huguette étaient sorties, lui apprit la domestique qui lui ouvrit la porte.

— Mais monsieur est là, ajouta-t-elle.

Il trouva son ami tranquillement installé dans sa bibliothèque.

— Mon cher, lui dit-il gaiement, je fais l'inventaire de mes trésors. J'ai décidément des éditions remarquables... Regarde ce Voltaire... Et apprécie, je je te prie, les aquarelles ornant ce traité de botanique, moderne, celui-là... Sais-tu à quoi je pensais ?

— Comment le saurais-je ?

— Je me disais que ces bouquins acquis au cours d'une vie déjà longue représentent une valeur... Quand je mourrai, je lèguerai ma bibliothèque à Huguette. Oui, je sais, elle n'est pas pauvre. Ce sera pour ses enfants.

— Huguette se marie ?

— Mais non... Il n'en est pas question, à ma connaissance. Mais cela arrivera bien un jour ou l'autre...

Ruber avait eu une émotion. Il reprit, pour dire quelque chose :

— Elle va bien, Huguette ?

— C'est extraordinaire comme tu te préoccupes de la santé de cette petite, depuis quelque temps... Elle me paraît un peu pâlotte, ces jours-ci... Aussi, je le disais à ma femme : « Quelle idée de passer l'été à Paris ! » Nous serions peut-être partis, d'ailleurs, ce mois-ci, sans cette fameuse soirée musicale... A propos, tu as reçu une invitation, n'est-ce pas ?

Guillaume tressaillit :

— Oui... J'étais même venu pour...

Au fait, pourquoi était-il venu ? Il n'en savait trop rien lui-même. Pour voir Huguette, évidemment. Mais si elle avait été là, il lui eût été bien difficile de la questionner. Il la connaissait assez pour savoir qu'elle avait dû renfermer au plus secret de son cœur sa désillusion sentimentale, et le brave Antoine, toujours fourré dans ses livres, n'était pas homme à deviner ce qu'on ne lui disait pas. Quant à madame de Vaudray, plût au ciel qu'elle ne se doutât de rien ! C'eût été un nouveau prétexte

pour tourmenter la pauvre Huguette, bien innocente, pourtant...

Il s'avisa tout à coup que son silence constituait une impolitesse et reprit la phrase interrompue par ses réflexions :

— J'étais venu pour remercier ta femme et lui dire avec quel plaisir je viendrai, ce soir-là...

— Je compte bien que tu n'y manqueras pas. Je crois que ce sera bien. Nous aurons un quatuor qui jouera du Mozart... et une surprise... A toi, je vais te dire ce que c'est. Une idée d'Huguette ! Je l'ai approuvée, et elle s'est chargée des négociations...

— Quel mystère ? Quoi ? Vous avez un numéro de chiens savants, en intermède ? Un prestidigitateur ? demanda Ruber, taquin.

— Oui, oui, plaisante... Nous avons, mon cher, la grande cantatrice classique, Alix Boucher ! Ah ! voilà un plaisir de qualité, j'espère ?

— En effet...

Suivant le vieux cliché, la foudre tombant aux pieds de Guillaume ne l'eût pas laissé plus pétrifié que cette nouvelle. Alix, chez les Vaudray ? Et c'était Huguette qui avait ourdi cette petite machination !

« Voyons, je rêve... Décidément, plus une jeune fille est sage, raisonnable, pure, plus elle est terrible. Huguette agit avec une inconscience !... Il faut que je trouve le moyen d'empêcher...

Empêcher quoi ? On n'arrête pas un tourbillon en marche, et Huguette, avec son petit air calme, jouait le rôle d'un tourbillon. Pourvu qu'il ne sacageât pas tout sur son passage ! Et, surtout, pourvu que son coup d'audace ne se retournât pas contre

elle ! Qu'elle ne souffrit pas, la pauvre petite...

— Tu penses bien que je ne manquerai pas une occasion pareille, dit-il d'un air ambigu.

Eh ! oui, il serait là. Il surveillerait Hugnette, il tenterait de la raisonner...

D'ailleurs, que pouvait-il arriver ? Sans doute, elle avait eu, tout simplement, la curiosité de connaître personnellement la fiancée du compositeur. Peut-être, après, s'effacerait-elle tout simplement, sagement, avec un petit regret...

Combien de jeunes filles gardent ainsi, dans le cœur, le souvenir d'un rêve non réalisé !

— Ah ! c'est ce bon Ruber ! Comment allez-vous, cher ami ?

Madame de Vaudray faisait irruption dans la bibliothèque, toute sémillante et souriante.

— Vous avez reçu notre invitation, je pense ? Oui ? Venez... Ce sera superbe ! Vous verrez que madame Magnan n'est pas la seule à savoir organiser une soirée musicale !

Ruber comprit. C'était le récit des magnificences de la fête de Maisons-Lafitte qui avait piqué madame de Vaudray.

— Vous savez que nous aurons Alix Boucher ? reprenait la dame. Il paraît qu'elle est admirable ! Et un violoniste, le jeune... Chose... Je ne sais plus son nom. Et un quatuor ! Mais quel travail d'organiser tout cela !

Elle était enchantée et en oubliait d'être de mauvaise humeur.

« Quel dommage qu'elle ne donne pas tout le temps des soirées musicales ! pensa Guillaume. Elle

n'est pas si désagréable, quand elle le veut ! »

— Qu'avez-vous fait d'Huguette ? demanda tout à coup Antoine.

— Nous sommes allées ensemble chercher le complément des cartes ; on ne nous en avait livré qu'une partie. Huguette est dans le petit salon, en train d'écrire les adresses. Voulez-vous aller lui dire bonjour ? ajouta-t-elle en se tournant vers Ruber.

Il ne demandait pas mieux. Et, profitant de la permission octroyée si gracieusement par Zoé, il se dirigea vers la pièce où il savait trouver la jeune fille.

La porte en était ouverte, et il la vit avant qu'elle devinât sa présence.

Assise devant une table, elle consultait un livre d'adresses, puis écrivait les suscriptions sur les enveloppes dans lesquelles elle glissait les cartes ; tout cela, avec des mouvements calmes, mesurés... « Trop calmes, trop mesurés, se dit son vieil ami. On dirait qu'elle s'impose une discipline. »

Elle poussa un petit cri en le voyant et, spontanée, gentille, vint à lui :

— La bonne surprise ! Je ne savais pas que vous étiez là... Asseyez-vous, puisque vous vous êtes donné la peine de venir me chercher dans mon refuge...

— Que je ne vous dérange pas dans votre travail.

— Un vrai travail, en effet ! dit-elle en riant. Si tous les gens invités par marraine viennent, on sera obligé de mettre des chaises dans le jardin... Mais, c'est l'été, il y a beaucoup d'absents... Quelle drôle d'idée de donner une soirée musicale à la fin d'août ! Vous ne trouvez pas ?

Depuis qu'il était entré, elle paraissait moins calme. Ses gestes avaient quelque chose de fébrile :

— Huguette, puis-je vous parler ?

— Fermez donc la porte, répondit-elle, d'un drôle de petit air, à la fois contrit et malicieux.

On eût dit une petite fille se préparant à recevoir une semonce qu'elle sait méritée.

Ayant obéi, il revint s'asseoir devant elle. Maintenant, il se demandait comment entamer l'entretien. Il avisa devant lui la pile des programmes imprimés sur un ravissant papier de Hollande, et, tandis qu'elle le regardait à la dérobée, il posa le doigt sur le nom qui s'y détachait, en vedette : Alix Boucher !

— Ma petite fille, pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle était de nature trop franche pour parler du hasard ou essayer de le tromper. Elle rougit jusqu'aux yeux, mais le regarda bien en face :

— Mettons, dit-elle, que j'ai cédé à un mouvement de curiosité...

— Oh ! Huguette !

— Mais je le juge moi-même insensé, mon bon ami, et je me le reproche.

— Mais... qui donc s'est chargé d'aller solliciter madame Boucher pour qu'elle prête son concours à votre soirée ?

— C'est moi, dit-elle à voix basse. Je ne me suis vraiment rendu compte de mon acte que lorsque je me suis trouvée en face d'elle... Si vous saviez combien je suis honteuse de ce que j'ai osé...

Comme Guillaume la regardait, elle ajouta, courbant davantage son front soucieux :

— Je devine ce que vous pensez. Mais vous ne savez pas tout. Monsieur de Lamothe sera là... Alix Boucher a mis à son programme plusieurs de ses œuvres, et il doit l'accompagner au piano...

Le visage de Guillaume Ruber était devenu si triste, si sévère, qu'elle détourna la tête, pour ne plus voir le reproche de ses yeux :

— Ma petite Huguette, dit-il gravement, ce que vous avez fait là n'est-il pas indigne d'une jeune fille bien élevée ?

Cette phrase fit sursauter Huguette :

— Mais, mon bon ami, suis-je une jeune fille bien élevée ? Qui donc m'a appris à me conduire ? Mon tuteur me gâte. Marraine Zoé me dit bien que je n'ai pas de plomb dans la tête, mais elle me bouscule sans me guider, je n'ai personne à qui demander conseil... Pauvre petite Huguette ! acheva-t-elle, d'une voix qui se brisait, ta maman est partie trop tôt...

Bouleversé, il vit de grosses larmes couler sur les joues de la jeune fille :

— Je ne veux pas que vous pleuriez, Huguette... Je connais votre cœur, et je sais bien que vous ne ferez jamais rien de mal. Seulement, on pourrait mal vous juger si l'on venait apprendre de quelle façon inconsidérée vous avez agi, et cette pensée m'est très pénible.

Elle essuya ses yeux :

— Oui, je sais bien que vous avez raison. Mais c'est justement à force de me reprocher ma conduite que je suis arrivée à ce que je crois être la vérité... Mon bon ami, je ne dois plus songer à mon-

sieur de Lamothe, puisqu'il est fiancé avec une autre. Je serai courageuse, je l'oublierai.

Le front redevenu serein, au prix d'un grand effort, les lèvres serrées sur son douloureux secret, elle se remettait à écrire ses adresses. Guillaume sortit sur la pointe des pieds. Il ne voulait plus rien dire à Huguette : il avait confiance en elle. La conscience de la jeune fille la conseillera mieux que le vieux fou qu'il était...

Huguette ne se doutait pas que dans le cœur de l'homme à qui elle venait de renoncer, allait se livrer le suprême combat.

Abel de Lamothe était un garçon profondément loyal. Il n'est au pouvoir de personne de prévoir les surprises de l'Amour ; il s'était épris ardemment d'Huguette, dès leurs premières rencontres, mais il se reprochait d'avoir laissé deviner ses sentiments à la jeune fille.

Il était bien obligé de s'avouer que les continuel caprices d'Alix l'avaient lassé, qu'il se détachait d'elle, et que mademoiselle Lépinay représentait pour lui l'idéal. Mais il était engagé avec la première, et il appartenait à Alix de décider de l'avenir. Le reste n'était qu'un rêve. Il arrivait ainsi à la conclusion même d'Huguette : il fallait oublier !

Seulement, moins raisonnable qu'elle, il souhaitait la revoir une dernière fois, lui demander pardon, et il se fiait pour cela, au hasard qui les replacerait fatalement en face l'un de l'autre. Il lui devait une explication loyale, il la lui donnerait. Ensuite, ce serait fini...

Il ne s'attendait, certes pas, à ce que la vie lui réservait.

Depuis quelque temps, Alix et Abel — les deux A, comme ils disaient gaiement au temps de leur entente — se voyaient moins fréquemment. Il avait trop souffert par elle, il était las. Elle le comprenait, s'en affligeait, mais sans pouvoir réformer les bizarreries de son caractère.

Un matin qu'Abel était chez lui, assez mélancolique, il reçut un coup de téléphone de la cantatrice. Elle le pria de passer chez elle, dans l'après-midi.

— J'ai un petit service à vous demander...

— J'accours, répondit simplement le compositeur.

Il la trouva au milieu de partitions qu'elle feuilletait et de cartons ouverts où elle choisissait des mélodies.

— Je suis en train de composer un programme, déclara-t-elle. Je chante dans le monde mardi prochain, et comme je compte interpréter plusieurs œuvres de vous, je pense que vous voudrez bien m'accompagner.

— Très volontiers, vous le savez bien. Vous êtes pour moi l'interprète idéale...

— Très aimable, répondit-elle légèrement. Regardez ce que j'ai choisi...

Il feuilleta les morceaux, pensif. Ces titres qu'il avait sous les yeux lui rappelaient le temps où ils s'étaient connus, et où il avait demandé la main d'Alix. Depuis, étaient intervenus tant de menus faits, tant de querelles absurdes... Si elle avait ac-

cepté tout de suite de l'épouser, rien ne serait arrivé, sans doute...

— Je n'ai rien à dire, constata-t-il en souriant. Vous avez groupé les mélodies qui me sont le plus chères, et je serai heureux de participer, très modestement, à votre succès... A propos, j'ai oublié de vous demander chez qui a lieu cette soirée...

Il se trouvait placé en pleine lumière alors qu'Alix était à contre-jour. Elle dit, indifférente :

— Je ne pense pas que vous connaissiez... Monsieur et madame de Vaudray...

Ce nom le frappa de façon si inattendue, qu'il craignit de se trahir. Vaudray... S'agissait-il vraiment du tuteur d'Huguette Lépinay ?

Hélas ! Le doute n'était pas possible, car Alix ajouta négligemment :

— J'ai l'adresse dans mon livre... Ils ont un hôtel à Boulogne.

Une seconde, le désarroi d'Abel fut tel qu'il pensa à refuser d'accompagner la cantatrice. Mais quel prétexte trouver, puisqu'il avait accepté déjà ? Les idées les plus folles passèrent dans son esprit : se dire malade, au dernier moment... prétexter un voyage indispensable... Il eut honte de sa lâcheté. Il fallait agir en homme. Il s'expliquerait franchement avec la jeune fille.

Mais quelle épreuve serait pour lui cette soirée ! Il se sentait si coupable, si malheureux.

Quant à Alix, après un rapide regard vers lui, elle s'était assise au piano. Elle jouait pour elle, en sourdine, une ballade de Fauré.

Personne au monde n'eût pu savoir ce qu'elle pensait...

CHAPITRE IX

L'hôtel des Vaudray était délicieusement meublé et aménagé.

Le rez-de-chaussée se composait de deux salons pouvant n'en faire qu'un seul, grâce à des portes à glissières qui se repliaient à volonté, et d'une grande galerie ornée de tableaux et d'objets d'art. Puis venaient un fumoir, un petit salon-boudoir qui, ce soir-là, serait transformé en buffet... lequel buffet était le triomphe de Mme de Vaudray, car il était bien vrai qu'elle était une inégalable maîtresse de maison.

La perspective d'une soirée agréable, celle d'entendre la grande vedette qu'était Alix Boucher — sans compter la réputation du buffet exquisement servi — avaient fait que, seuls, les invités absents de Paris, manquaient à l'appel. Les deux salons et la galerie regorgaient de monde, avant l'heure annoncée par le concert.

Lorsque Huguette lui avait téléphoné de nouveau pour régler les derniers détails, la cantatrice avait demandé que fût invité son impresario, le signor Cantelmo. Celui-ci n'avait eu garde de refuser, d'abord parce qu'il avait été flatté de cette délicate attention



et puis... et puis parce que les huit jours qu'il avait fixés à Alix pour sa réponse au sujet de l'engagement en Amérique expiraient le soir même.

Il comptait profiter du succès que ne manquerait pas de remporter l'artiste et de la joie qu'elle en éprouverait pour lui arracher la fameuse signature.

Quant à Guillaume Ruber, il arriva un des premiers et, tout de suite, chercha Huguette.

Elle se tenait aux côtés de Mme de Vaudray, aidant à recevoir les invités. Elle lui serra un peu nerveusement la main, lui dédia un petit sourire, mais il la devina très émue... ce qui ne la rendait pas moins jolie... Au contraire.

Elle portait une robe de tulle rose très pâle et si fin qu'il ressemblait à une vapeur et faisait délicieusement ressortir sa carnation fraîche et ses beaux cheveux sombres.

Comme toujours, elle avait son grand éventail noir qui finissait par faire partie d'elle-même comme les perles de ses dents restées un peu enfantines ou ses yeux qui, ce soir, avaient un éclat un peu mouillé.

La vérité est que la pauvre Huguette était dans un état indescriptible.

Elle n'avait vu arriver ni Alix Boucher ni Abel de Lamothe, une parente de M. de Vaudray s'étant chargée de s'occuper des artistes, mais elle savait qu'ils étaient là. Et elle attendait avec une impatience fébrile, douloureuse, l'apparition de la cantatrice sur la scène improvisée du grand salon.

Il lui semblait que ce moment ne viendrait jamais.

Enfin, le silence se fit. Les gens se placèrent tant

bien que mal, un peu à l'étroit malgré la grandeur du cadre. On éteignit une partie des lumières et les musiciens attaquèrent un des plus beaux quatuors de Mozart.

Huguette, si sensible à la grâce ailée, au charme tendre de cette musique, n'écoutait pas. Ou plutôt, elle n'entendait pas. Elle ne songeait qu'à la fiancée d'Abel de Lamothe, qu'elle devinait là, tout près, derrière la draperie, imperceptiblement mouvante.. .

Le quatuor s'acheva. Les musiciens, applaudis, rappelés, revinrent et s'installèrent de nouveau. Ils devaient accompagner la cantatrice dans l'air célèbre de Gluck : « *Divinités du Styx* ». Elle parut...

Tout était harmonie en elle. Une robe blanche d'une parfaite simplicité la drapait élégamment. Ses beaux cheveux blonds, où errait un reflet argenté, brillaient doucement à la lueur du petit projecteur qui l'éclairait, et son visage, adroitement maquillé, semblait tout jeune, débarrassé de la fatigue que soulignait le grand jour sur sa peau délicate.

Ce qui augmentait son attrait, c'était sa distinction suprême de femme du monde. Elle paraissait entrer tout naturellement dans un salon.

Sa voix s'éleva, lançant l'invocation terrible aux dieux de la Mort. Alceste offrait sa vie en échange de celle de l'époux qu'elle chérissait.

Alix avait un organe admirable, riche, chaud, expressif. Elle ne se contentait pas de chanter, elle exprimait des sentiments humains. Par elle, la souffrance d'Alceste pénétrait toutes les âmes.

La froideur apparente de la femme disparaissait pour révéler une sensibilité poignante.

Elle chanta ensuite la splendide incantation du rôle de Perséphone de l'*Ariane*, de Massenet : « Des roses... Des roses... »

Magie de l'art ! Après la créature torturée par la douleur de se séparer de l'être aimé, elle était la Reine des Enfers redevenant humaine pour s'émouvoir à la vue des fleurs de la terre...

Et, enfin, elle attaqua les mélodies annoncées au programme.

Elle avait fait un choix judicieux d'œuvres anciennes et modernes où toutes les gammes de l'Amour, de la tendresse, de la gaieté, de la souffrance étaient évoquées.

Pour finir, elle chanta des mélodies d'Abel de Lamothé.

Huguette fut comme réveillée en sursaut quand elle vit le compositeur venir s'asseoir au piano. Un véritable miracle s'était produit en elle. En écoutant Alix, elle l'avait presque oublié, lui !

Cette femme que son art faisait rayonnante de vie et d'ardeur l'avait conquise. Un étrange sortilège agissait sur elle, atteignant ses nerfs, sa sensibilité.

Retirée dans l'embrasement d'une porte, Huguette pleurait.

Oui, elle pleurait... d'admiration, d'émotion et, en même temps... pourquoi ne pas se l'avouer ? elle pleurait sur elle-même.

Elle se sentait vaincue.

Comment aurait-on pu préférer à la merveilleuse

cantatrice la pauvre petite fille qu'elle était ?

Le public ne laissait pas Alix sortir de scène. Il applaudissait, trépignait comme dans une salle de théâtre. Il fallut que l'artiste chantât encore une mélodie, deux, trois...

Lamothe avait sa grande part de succès. Il dut se lever, venir saluer.

— Comme il est pâle ! dit une femme non loin d'Huguette.

Cette phrase la ramena à la réalité. Au milieu de l'enthousiasme environnant, elle avait fini par s'oublier elle-même. Elle était tellement prise par son émotion artistique qu'elle ne songeait plus au drame qu'elle vivait depuis sa rencontre avec Abel de Lamothe.

Alix se retirait enfin, une grande gerbe de fleurs dans les bras, tandis que les invités la réclamaient encore.

Les musiciens, revenus, jouèrent de nouveau. Huguette quitta le salon, se précipita dans la pièce qui servait de loge à Alix.

Elle était si émue que ce fut à peine si elle vit qu'Abel se trouvait là. Il s'effaça pour la laisser passer.

Dans un élan spontané, elle se jetait vers la jeune femme :

— Oh ! madame... madame, je vous avais déjà entendue, mais jamais comme ce soir ! C'est admirable !

Alix restait interdite, muette. Huguette continuait, avec un enthousiasme sincère :

— Si vous saviez quelle émotion vous m'avez cau-

sée... Votre voix me remuait jusqu'au fond de l'âme. C'était si beau... si beau...

La gorge serrée, troublée par l'apparition inattendue, bouleversée aussi par les minutes qu'elle venait de vivre, la cantatrice continuait à se taire, regardant seulement la jeune fille avec une étrange expression, l'étudiant, la détaillant...

Un peu interloquée par ce silence dont elle ne pouvant discerner les causes profondes, Huguette la regardait, elle aussi. Des larmes montaient à ses yeux. Larmes de regret, d'angoisse...

— Ah ! dit-elle tout bas, quelle femme vous êtes ! je ne voudrais pas que vous souffriez.

Elle s'interrompit, devenue cramoisie. Elle avait failli dire : « Par moi... »

Dans un élan irréflecti, elle prenait la main d'Alix, la portait à ses lèvres.

— Pardon ! dit-elle tout bas.

Elle eût été bien surprise si elle avait connu les pensées d'Alix...

Celle-ci était bouleversée par la beauté de cette enfant, si jeune, si sincère qui, dans son émotion, se livrait tout entière. Elle lisait en elle comme si ses pensées lui fussent apparues au travers d'une vitre.

Ce cœur tout neuf s'éveillait à l'amour. Alix était certaine qu'Huguette aimait Abel.

Un peu à l'écart, elle voyait le compositeur, pâle, le cœur étreint, lui aussi, par cette scène. Et parce qu'elle le connaissait bien, elle jugeait que, lui aussi, il aimait cette belle jeune fille, et qu'après s'être laissé entraîner un instant par la douceur de ce sentiment nouveau, il luttait contre lui-même.

Et elle ? Elle, Alix Boucher ?

Elle se sentait soudain telle qu'elle était, déjà un peu flétrie, et lasse surtout. Quelque chose se révélait à elle que, jusqu'ici elle n'avait jamais compris.

Elle aimait Abel de Lamothe comme un camarade charmant, comme un ami, comme un confident. Mais elle était la femme d'une seule tendresse. Dans le secret de son être, elle restait fidèle à celui qui l'avait quittée après lui avoir donné des années de bonheur et qu'elle avait aimé d'un si bel amour, si tendre et si grave.

C'est ce qui expliquait ses caprices, ses brusques revirements, cette façon de donner et de reprendre son cœur qui faisaient souffrir Abel...

Elle attirait Huguette à elle :

— Embrassez-moi, mon enfant.

La jeune fille, interdite, se laissa aller dans les bras de la cantatrice. Celle-ci la retint contre elle pour lui murmurer à l'oreille :

— Ne m'enviez pas. Je n'ai plus rien, moi, et vous avez tout, puisque vous avez vingt ans.

Abel de Lamothe était au supplice. Il voyait l'altération des traits d'Alix, voulait mettre fin à cet entretien, si embarrassant pour lui.

Il prit des mains de la femme de chambre qui entraînait la cape de velours :

— Vous êtes fatiguée, chère amie... Venez...

Juste à ce moment, la porte s'ouvrait, M. de Vaudray apparaissait, suivi d'un groupe nombreux d'invités :

— Chère grande artiste, nous voulons vous féliciter.

Alix repoussa doucement Abel :

— Mais non, mon cher ami, je ne veux pas partir encore. Tout le monde, ici, est si aimable pour moi.

Elle écoutait les présentations, les compliments, se laissait entourer, accaparer. Elle semblait maintenant gaie, tranquille. Lamothe ne la suivit pas. Il n'en pouvait plus, lui. Il reviendrait la chercher pour la reconduire, tout à l'heure.

Il souhaitait la solitude. Tous les invités étaient maintenant réunis dans le grand salon et au buffet. Un tumulte de conversations venait jusqu'à lui. Il traversa la galerie déserte et, brusquement s'arrêta.

Il était sur le seuil d'une porte-fenêtre s'ouvrant sur le jardin de l'hôtel.

A cette heure nocturne, éclairé par deux énormes globes électriques, avec son allée en trompe-l'œil, il donnait plus que jamais l'idée d'un parc en miniature. Le parfum des roses monta aux narines d'Abel qui frissonna. Il descendit les quelques marches du perron, se trouva dans l'ombre exquisement fraîche. Alors, pour la première fois depuis des heures, il respira et alluma une cigarette.

Il fit quelques pas, s'en allant vers la petite rose-raie qui prodiguait ses senteurs. Pour y arriver, il devait longer un minuscule bosquet. Au moment où il allait y arriver, il lui sembla apercevoir une robe claire.

Un petit cri étouffé lui apprit qu'il ne s'était pas trompé et qu'une femme était là.

— Vous ! C'est vous ! dit une voix dans l'ombre. Palpitant d'émotion et d'angoisse, il reconnut Hu-

guette. Il distinguait la tache pâle de son visage, ses cheveux bruns, sa robe mousseuse dégageant chastement la naissance du cou et les bras minces. Elle était telle qu'il l'avait vue dans la nuit de Maisons-Laffite alors qu'il se berçait encore d'un songe impossible. Et, appuyée à l'armature du bosquet tapissé de chèvrefeuille, elle semblait l'attendre comme naguère sur la margelle du vieux puits du jardin de Mme Magnan.

— Huguette... chère Huguette...

— Ne m'approchez pas, répondit une petite voix humble. Je vous en prie, allez-vous-en, laissez-moi seule. Je m'étais réfugiée ici pour ne plus voir personne et voilà que vous m'avez suivie... C'est mal !

— Je vous jure que je ne vous ai pas suivie. Comme vous, je fuyais les gens, je n'en pouvais plus. Vous ne savez pas combien j'ai souffert durant toute cette soirée.

— Moi aussi, j'ai souffert. Et maintenant encore, j'ai bien mal. Mais cela ne fait rien. Tout vaut mieux, voyez-vous, que de faire souffrir une femme admirable et qui ne mérite que tendresse et respect. Vous savez bien que j'ai raison.

— Oui, murmura-t-il. Moi aussi, je me suis dit toutes ces choses. Mais j'ai manqué de courage. Depuis le jour où je vous avais rencontrée, je vous aimais, Huguette.

— Il ne faut pas parler ainsi ! s'écria-t-elle avec un véritable accent de détresse. Il faut oublier cette folie. Je ne savais pas. Sinon je ne vous aurais jamais écouté...

— Je sais que j'ai été coupable. Soyez charitable.

ne m'accablez pas. Je... je vous demande pardon.

— Je ne peux pas vous pardonner encore, reprit la petite voix plaintive. Je ne peux pas vous pardonner de l'avoir fait souffrir, elle...

— Huguette ! Je vous aimais.

La voix d'Huguette répondit dans un souffle, tandis que la jeune fille s'enfuyait, allant vers la maison où l'on entendait le bruit des voix et des rires.

— Moi aussi, je vous aimais...

Il n'essaya pas de la suivre. On dit que lorsqu'on est sur le point de mourir, on voit toute sa vie repasser devant ses yeux. Abel de Lamothe n'allait certainement pas mourir. Mais, en lui, s'évanouissait un espoir de bonheur qu'il avait jusque-là caressé imprudemment, espérant que les choses s'arrangeraient par un miracle, et il revivait ce temps si court, ces heures si brèves et si belles où il avait rencontré Huguette, recherché Huguette, causé avec elle, découvert son âme charmante et qu'il sentait si près de la sienne.

Elle venait de le renvoyer, pour toujours, à ce qui était son devoir ! Il obéirait, un peu consolé par la pensée qu'elle l'estimerait d'avoir, comme elle, renoncé courageusement à leur rêve.

Au moment où Huguette allait arriver au perron, elle se heurta à quelqu'un qui lui saisit les mains :

— Mon ami...

— Oui, c'est moi, Huguette. Je vous avais vue, tout à l'heure, vous diriger de ce côté. Je suis indiscret ?

— Non, murmura-t-elle. Il était là, dans le jardin. Nous nous sommes dit adieu... C'est fini...

Une seconde, Ruber sentit sur son épaule le poids léger de la jeune fille qui s'abandonnait à bout de forces. Puis elle se redressa et à la lueur des gros globes électriques, il vit qu'elle souriait héroïquement.

— Je rentre au salon. Marraine a peut-être besoin de moi.

Elle disparut, s'en allant vers la clarté. Ruber se retourna, entendant qu'un pas écrasait le gravier, tout près de lui. Abel de Lamothe venait de le rejoindre.

Guillaume lui tendit la main. Il lui en voulait mais, au fond, il compatissait à la souffrance de ce cœur d'homme.

— Eh bien ! mon cher maître, vous pouvez être satisfait, je crois. Compositeur et interprète ont remporté un beau succès, ce soir.

Abel s'inclina sans répondre. Il en eût, d'ailleurs, été incapable, encore sous l'impression de la scène douloureuse.

Mais, au moment où en se redressant il rencontra le regard de Ruber, il comprit que le vieil homme savait et, à l'idée qu'il se trouvait, en somme, devant un juge puisqu'il était, à la fois, l'ami d'Alix et d'Huguette, il se livra lui-même

— Quelle opinion de moi devez-vous avoir ! murmura-t-il.

— Mon pauvre ami, dit Ruber, je n'ai pas à vous juger. Je connais Mme Boucher depuis l'enfance et j'aime Huguette d'une affection paternelle. Elle est la plus désarmée de vous trois, étant la seule qui ne connaisse pas la vie. Epargnez-la.

— Je vous jure, monsieur, que jamais je ne chercherai à revoir Mlle Lépinay.

— Voilà qui est bien. Pourtant, encore un mot. Promettez-moi que si j'avais quelque chose à vous demander, il me suffirait d'invoquer son nom pour que vous me l'accordiez.

— Disposez de moi en toute occasion, monsieur Ruber.

— Merci... Et maintenant, allez retrouver Alix. Pour son repos, pour la réputation d'Huguette, je dois être le seul à avoir deviné que vous vous êtes parlé ce soir.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main. Ils s'étaient compris. Lamothe regagna la maison. D'un effort d'énergie, il avait retrouvé son calme. Ruber avait raison. Il fallait, avant tout, épargner les vingt ans d'Huguette.

Il pensait retrouver Alix dans sa loge improvisée, prête à partir. Il ne la vit pas et il constata que sa cape avait disparu. Inquiet, il se demanda si elle s'en était allée sans l'attendre.

Il retourna dans les salons. Les invités se pressaient encore autour des buffets. Il aperçut Huguette auprès de Mme de Vaudray.

Mais Alix demeurait invisible...

* * *

Quand, après un temps assez long, la cantatrice avait pu échapper à ses admirateurs, elle avait retenu auprès d'elle le maître de la maison et lui avait posé la question suivante :

— Vous êtes si aimable pour moi que je vais en abuser. Je ne sais si vous savez que mon impresario, monsieur Cantelmo, se trouve ici, ce soir ?

— En effet, madame. J'ai même fait sa connaissance tout à l'heure. C'est un homme charmant et qui a pour vous une admiration...

— Tout Italienne ! plaisanta Alix.

— Ce ne sont pas ceux qui vous ont entendue ce soir, qui la jugeront exagérée, protesta galamment Antoine.

— Je voulais vous demander, monsieur, s'il vous serait possible de mettre à ma disposition, pour quelques instants, une pièce où je pourrais échanger quelques mots avec M. Cantelmo. Je devais lui donner aujourd'hui une réponse qu'il désirait et j'aurais, à ce sujet, quelques mots à lui dire.

Antoine de Vaudray conduisit Alix vers le fumoir, déserté à cette heure.

— Je vais prévenir M. Cantelmo que vous l'attendez ici, déclara-t-il.

L'impresario était en train de boire une coupe de Champagne, entouré d'un petit groupe à qui il contaït les succès d'Alix Boucher... — « Oune perle, messieurs ! Et c'est moi qui l'ai découverte ! » — quand il sentit qu'on lui touchait discrètement le bras.

Il se retourna et vit un domestique de la maison :

— Monsieur, Mme Alix Boucher vous prie de la rejoindre au fumoir.

— Et où est-il, ce « foumoir » ?

— Je vais vous montrer, monsieur.

Quand le signor Cantelmo entra dans le fumoir,

il poussa un cri d'horreur. Alix, assise sur le divan de cuir, fumait une mince cigarette d'Orient.

— Oh ! chère belle artiste de mon cœur ! Vous allez abîmer votre magnifique voix !

— Mon pauvre Cantelmo, vous avez un génie tout spécial pour vous rendre ennuyeux. Laissez ma cigarette tranquille. Elle calme les nerfs, et c'est bien heureux pour vous.

Elle le querellait par habitude, mais elle souriait. Ce sourire remplit l'Italien d'un espoir qu'il n'osait exprimer :

— Cara mia, vous désirez parler à ce pauvre Cantelmo ?

— Oui. J'ai bien réfléchi... Les huit jours expirent ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Je suis prête à partir.

Le petit Italien passa, en une seconde, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il se précipita pour baiser la main de la cantatrice :

— Grazia ! Madonna ! C'était oune folie de manquer oune si belle occasion !

— Une folie ? répéta Alix. Oui, peut-être... Vous pourrez me rapporter le contrat, demain, chez moi. Je ne sais pas ce que j'ai fait de celui que vous m'aviez laissé.

On ne prenait jamais Cantelmo au dépourvu quand il s'agissait d'affaires, car le petit homme joignait à ses facultés d'enthousiasme un sens pratique très appréciable.

Il fouillait dans son smoking. Le portefeuille bourré de paperasses apparut :

— J'ai un exemplaire sur moi, vous pensez bien. Je m'étais dit : « Elle signera ! » Quand j'ai vu votre succès, ce soir, j'étais sour...

Il étalait l'engagement sur la table, tirait un stylo de sa poche :

— Signez, ma très chère et grande artiste... Je vais vous expliquer...

Il pensait :

« C'est plus prudent. Si elle allait se raviser... »

D'une main un peu tremblante, elle traça sa signature :

— Avec moi, vous n'avez pas besoin de lire, car vous savez que j'ai soin de vos intérêts plus que vous-même. Mais il faut que je vous dise maintenant.

Elle repoussa le papier :

— C'est inutile, Cantelmo. Je suis décidée. Le reste m'est indifférent.

L'impresario s'empara du précieux document comme d'une proie :

— Quand partons-nous ? demanda Alix, d'une voix un peu tremblante.

— Dans huit jours...

Les paupières de la jeune femme s'abaissèrent une seconde sur ses yeux. Son visage avait pris une expression de tristesse poignante. Huit jours... Seulement huit jours pour se séparer de tout ce qui avait été sa vie. Heureusement, Cantelmo, tout à la joie, ne s'aperçut de rien.

— Vous pensez peut-être que c'est un peu court ? Vous n'aurez que le temps de préparer vos robes. Vous trouverez ce qui vous manquera là-bas.

— Oui, oui... Peu importe. Dans huit jours...

Elle était retombée sur le divan de cuir. Malgré tout, le sacrifice était rude, mais elle le consentait bravement, dignement.

D'un geste las, elle ramassa sa cape posée à côté d'elle, s'en enveloppa frileusement :

— Vous pouvez me laisser, Cantelmo. Téléphonnez-moi demain.

— Demain, je suis chez vous... Pas le matin, parce qu'il faut que vous dormiez après une si belle soirée. Mais l'après-midi...

— Vous avez raison. J'ai besoin de dormir. D'ailleurs, je vais me reposer encore un instant ici. Je suis très lasse. Et puis, je partirai.

L'impresario prit congé avec des manifestations de reconnaissance : « Oune fortune ! Vous et moi, nous allons gagner oune fortune ! »

Elle attendit qu'il se fût éloigné, puis quitta le divan de cuir. Comme elle était debout, enveloppée dans son manteau de velours noir, elle vit, soudain, la porte se rouvrir. Une tête se glissa dans l'entrebâillement et une voix dit :

— Vaudray m'avait dit que vous étiez ici avec votre manager, comme on dit en termes de sport ? Je viens de le voir partir.

— Entrez, mon cher Ruber. Je suis bien aise de causer un peu avec vous.

— Vous étiez si entourée que je n'ai pu vous approcher, tout à l'heure.

Elle était retombée sur le divan. Machinalement, elle reprit une nouvelle cigarette, l'alluma. Ce geste lui rendit un peu du sang-froid dont elle avait besoin.

— Fermez la porte, mon ami, et venez vous asseoir près de moi. Je comptais vous demander de vous rendre chez moi. Mais puisque vous êtes là...

Il la regardait avec un peu de surprise, si pâle, si grave :

— Qu'y a-t-il, Alix ? interrogea-t-il.

— Je voulais vous dire, commença-t-elle. Je vais partir, Ruber...

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

Elle eut un triste sourire :

— Non, mon cher ami. Là où je vais, personne, sauf Cantelmo, ne m'accompagnera.

— Comment ?

— Je m'en vais en Amérique.

Cette fois, Guillaume Ruber regarda la cantatrice avec stupeur.

— En Amérique ? Mais...

— Oui. Il faut que je m'efface, que je disparaisse, Ruber. C'est nécessaire pour le bonheur d'Abel.

— Pour le bonheur d'Abel, répéta le vieil homme.

— Il faut que je parte... puisque je ne serai jamais sa femme.

— Mais pourquoi cette résolution subite ?

— Je vous expliquerai un jour... C'est une découverte que j'ai faite en moi qui m'a décidée... et, aussi, une autre découverte...

— Ne puis-je savoir ?... C'est si inattendu...

— Ne me demandez rien ce soir. Je voudrais seulement que vous me rendiez un service.

— Oh ! pour cela, tout ce que vous voudrez. Mais

je suis si surpris, si bouleversé... Vous ne voulez pas que...

Elle eut un furtif mouvement d'impatience. Il la torturait, sans le vouloir. Ce soir, elle n'était pas encore assez certaine de sa force pour parler.

— Le service que je voulais vous demander, reprit-elle, après un instant de silence, c'est d'aller me chercher M. de Lamothe qui doit être retourné dans les salons. Et puis... vous seriez gentil de ne pas vous éloigner.

— C'est entendu. Je resterai à portée de votre voix.

— Merci. Lorsqu'il sera sorti de ce fumoir, je vous appellerai. Vous me conduirez à ma voiture... Voulez-vous ?

Ruber lui prit la main, la porta à ses lèvres. Il commençait à comprendre, lui qui avait vu le premier acte du drame.

Il en était convaincu ; elle fuyait pour libérer l'homme qu'elle n'avait pu se décider à épouser et qui en aimait une autre.

— Je ferai tout ce que vous désirez, dit-il avec émotion.

Maintenant, Alix, dans le fumoir, composait son attitude. Elle avait éteint une des lampes, ne voulant pas laisser voir ses traits en pleine lumière...

C'était le moment de la suprême explication et elle s'y préparait avec tout son courage.

Elle sourit héroïquement, quand Abel de Lamothe entra.

— Je ne savais pas ce que vous étiez devenue, Alix, dit-il. Je vous cherchais...

— Je suis venue me reposer un instant ici... et vous attendre.

— M'attendre ?

— Oui, je voulais vous parler, avant mon départ. Est-ce que cela vous ennuie ?

Il tressaillit :

— Quelle idée ! Je viens de vous dire que je m'inquiétais de votre disparition...

Elle le considérait avec une attention émue. Elle lui en voulait presque d'être si jeune, si séduisant dans son smoking !

— Vous vous disposiez à danser, peut-être ?

— Alix, pourquoi me parlez-vous sur ce ton ?

— Mon pauvre ami, j'ai quelque chose à vous dire... Quelque chose que je n'avais pas osé vous apprendre jusqu'ici. Mais je ne dois plus reculer... Ce serait mal... Vous avez vu Cantelmo ici, ce soir, n'est-ce pas ? Savez-vous pourquoi il était là ?

— Pour vous entendre, je pense... Il ne manque jamais aucune des manifestations artistiques auxquelles vous prenez part...

— Ce soir, il avait une autre raison. Nous devions nous entendre... Mon départ est proche, maintenant.

— Votre départ ?

Malgré la pénombre, elle vit sa pâleur subite, la surprise de ses yeux et comme une ombre de colère.

— Votre départ ? C'est une plaisanterie, je pense ?

— Non, Abel, ce n'est pas une plaisanterie... ni un caprice. Oui, je sais, j'en ai eu beaucoup... Chut !

Ecoutez-moi avec calme. Vous vouliez faire de moi votre femme...

— Mais je le veux encore... Vous savez bien qu'il ne dépend que de vous...

— Je crois, reprit-elle gravement, que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

— Je vous aimais, Alix, dit-il avec élan.

Il eut conscience qu'il venait de parler au passé, s'épouvanta lui-même, voulut se reprendre. Un rire d'Alix l'en empêcha... Un pauvre rire qui se brisa tout de suite !

— Comme vous avez bien dit cela ! Vous m'aimiez... comme je vous aimais. Nous nous sommes trompés tous les deux. Et, aujourd'hui, c'est vers une autre que va votre tendresse.

— Une autre...

— Ne jouons pas au plus fin. Ayez le courage de la nommer vous-même.

— Vous voulez parler d'Huguette Lépinay, je le devine. En toute franchise, nous avons éprouvé de la sympathie l'un pour l'autre. Mais, vous le savez bien, c'est vous...

— C'est moi que vous épouseriez... si je le voulais. Oui, je sais que vous êtes loyal et que vous ne manquerez pas à la parole donnée. C'est moi qui vous rends votre liberté.

— Alix !

Il s'élançait vers elle, bouleversé. Elle le tint à distance, d'un geste si impérieux qu'il resta sur place.

— C'est très simple, Abel... Mon cher Abel ! Je suis, avant tout, une artiste. Or, dans la vie, il faut

choisir. J'ai lutté entre mon désir de me recréer un foyer et l'amour de mon art. C'est lui qui l'emporte, Abel. Voilà l'explication de ce que vous ne compreniez pas en moi, de mes reculs devant le bonheur que vous m'offriez avec tant de sincérité... Pardonnez-moi. J'ai choisi et je pars.

— Il me semble que je rêve... Vous parlez de tout cela avec un calme... Comment avez-vous pu décider cela si brusquement, sans rien me laisser prévoir ?

Elle commençait à faiblir. Elle avait imaginé naïvement une explication de quelques minutes et l'épreuve se prolongeait...

— Je ne prévoyais rien, moi-même. Je ne voyais pas clair en moi... Mais lorsque Cantelmo est venu m'offrir cet engagement, j'ai compris, à la joie et à l'orgueil qui me soulevaient, que ma vraie vie était là...

— Mais je m'y oppose, dit-il avec une violence concentrée. Je ne veux pas... Je...

Elle secouait la tête.

— Vous n'y pouvez plus rien. D'ailleurs, ne croyez pas, comme vous le disiez à l'instant, que je me sois décidée si brusquement... Il y a quelque temps déjà, que j'ai signé un long engagement pour une série de concerts classiques en Amérique.

— Pourquoi me l'avoir caché ?

— Je n'osais pas vous le dire, je reculais le moment de l'aveu, pénible pour nous deux...

— Vous ne vous êtes pas demandé si j'allais souffrir, si...

— Pas de méchante parole, Abel... Gardons le souvenir d'une grande, d'une très belle amitié...

Elle frissonna de tout son être. Il venait de s'agenouiller à ses pieds, posait son front sur la main qu'elle lui tendait. Elle sentit qu'une larme chaude coulait sur sa peau...

Elle se dégagea doucement.

— J'ai de la peine aussi, Abel. Mais, croyez-moi, cela vaut mieux ainsi. Nous n'aurions pas été heureux... Mon art me tiendra lieu de tout. Et vous... vous avez le bonheur tout près.

Il se releva d'un bond.

— Taisez-vous ! Qu'allez-vous dire ? Je ne veux pas que vous supposiez...

Elle eut un joli mouvement d'épaules très féminin :

— Les hommes... « Je veux... » « Je ne veux pas... » Mais je ne suppose rien, mon ami... Votre bonheur est auprès d'Huguette Lépinay. Elle est charmante, elle vous aime... et elle a vingt ans !

— Ne dites pas de telles choses, Alix... C'est vous qui êtes en cause... Personne autre que vous... Je serais un misérable si...

Elle l'avait pris par les épaules, le poussait doucement vers la porte :

— Voilà les grands mots ! Mais non, Abel. Vous êtes un homme dont le cœur s'est trompé... comme le mien. Mais, cette fois, vous ne vous trompez pas. Croyez-en votre amie, car nous sommes des amis, de bons amis. Allez la retrouver, elle...

— Vous voulez ?

— Oui.

Elle riait bravement.

— Ah ! C'est à mon tour de dire : « Je veux ! »

Tenez, écoutez... On commence à danser. Elle sera contente de vous avoir pour cavalier... Allez...

Il résistait à la pression des douces mains. Il aurait voulu lui parler encore, se justifier de cette faute qui, pourtant, il le sentait bien à cette heure, n'était pas la sienne. Encore une fois, il se retourna vers Alix, essayant de plonger dans ses yeux que lui dérobaient les longs cils baissés.

— Mon amie, murmura-t-il, réfléchissez encore...

Elle ne répondit pas et il eut l'impression de se trouver devant une décision irrévocable. Alors, courbant le front, il quitta le fumoir.

Derrière lui, elle souleva la portière qui masquait l'entrée pour le suivre des yeux.

La silhouette d'Huguette, rose et noire, se détachait d'une tenture sombre et elle vit Abel de Lamothé s'approcher d'elle.

Quoiqu'ils fussent assez éloignés, elle distinguait le visage de la jeune fille. Elle y lisait de la stupeur, une émotion profonde dont elle comprit la cause, car, à distance, les cœurs de femmes se reconnaissent, parce que, au fond, ils se ressemblent tous, lorsqu'ils aiment.

Huguette devinait le sacrifice héroïque. Car c'en était un, malgré tout ce qu'Alix avait dit, tout à l'heure, et qui était vrai, en partie. Volontairement, la cantatrice se condamnait à la solitude.

Maintenant, Huguette parlait avec agitation. Du geste, elle désigna le fumoir. Alix comprit qu'elle allait venir à elle. Alors, elle laissa retomber la portière, courut à l'autre porte, appela Ruber :

— Vite, mon ami ! Conduisez-moi à ma voiture. Je vous ferai signe, ces jours-ci...

Guillaume la fit monter dans l'auto et attendit que celle-ci eût tourné le coin de la rue pour s'éloigner à son tour.

Alix Boucher s'était laissée tomber sur les coussins où l'attendaient les fleurs reçues tout à l'heure.

Elle pleurait, enfin...

Quatre jours plus tard, Guillaume Ruber recevait un pneumatique d'Alix Boucher le pressant de venir la voir.

Il accourut à son appel et la trouva dans son salon recouvert de housses. Sur une table, dans un coin, étaient posés une grande valise, un sac de voyage, un petit sac à main.

Comme il jetait les yeux de ce côté :

— Mes malles sont déjà à Cherbourg, dit-elle. Ces bagages-ci sont ceux que je garde avec moi.

— Mais vous ne partez que dans quatre jours ?

Elle eut un pauvre sourire :

— Non. Ce soir.

— Comment ?

— Oui. Que voulez-vous ? Le courage aurait pu me manquer. Il vaut mieux que je m'éloigne.

Comme il l'interrogeait des yeux, elle posa sa main blanche et effilée sur celle du vieil ami :

— Je sens bien que vous ne comprenez pas... Ma conduite vous paraît étrange. Je crois, mon ami, que je ne suis pas meilleure qu'une autre et mon sacrifice n'a pas, à mes yeux, la valeur qu'il représente

aux vôtres, par exemple. J'ai été longue à lire clairement en moi, voilà tout. Voyez-vous, j'aimais bien Abel de Lamothe... Mais « bien » seulement. Je me suis justifiée en parlant de mon art, mais ce n'est pas la vérité, toute la vérité... Au fond, j'appartenais toute entière au souvenir du cher disparu. Mais, j'avais parfois des faiblesses, par peur de la solitude... et Abel n'aurait pas été heureux. Ce n'est pas cela, l'amour... L'amour, c'est ce qu'il a... maintenant !

Une seconde, elle voila ses yeux de sa main comme si une lumière trop vive les eut blessés. Puis elle reprit, d'une voix étrangement tranquille :

— Je pars... parce que je ne veux pas le revoir. Je ne veux plus de cette lutte épuisante, entre sa générosité et ma lassitude. Il s'est présenté ici, j'ai fait répondre que j'étais absente. Huguetta Lépinay m'a écrit une lettre touchante. Elle voulait me voir aussi. Ils s'aiment, il ne faut pas que ce soit eux qui se sacrifient. Elle, c'est une enfant charmante. Elle ne sait rien encore de la vie. Elle lui dispensera des joies que j'eusse été incapable de lui donner. Lui, c'est un homme, avec ses défauts, mais un être profondément loyal, bon, aimant... Je penserai à eux avec douceur, Ruber...

— Mais vous ? Que deviendrez-vous ?

Elle montrait du geste le piano déjà fermé et qu'une grande toile enveloppait :

— J'ai mon chant...

— C'est vrai, répondit doucement Ruber. Vous pouvez avoir devant vous une belle destinée. Le succès...

— Oh ! Le succès, c'est peu de chose pour moi. Cela ne satisfait que l'orgueil.

Elle souriait :

— Je laisse la fièvre du succès à ce brave Cantelmo. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la joie de chanter. Je voyagerai. Vous savez que j'avais déjà beaucoup voyagé, jadis.

— Oui, avec votre mari. Et, ensuite, après sa mort, lorsque vous vous êtes consacrée toute entière à cet art que vous aimez.

— Eh bien ! Voici, de nouveau, la femme nomade que j'ai été...

— Vous reviendrez, Alix ? demanda-t-il avec émotion.

— Qui sait ? Il y a les hasards du voyage...

Elle fermait les yeux. Elle voyait un grand paquebot s'en allant vers un pays lointain, respirait l'atmosphère si spéciale des voyages outre-Atlantique, écoutait le bruit sourd de l'hélice...

— Vous souffrirez, murmura Ruber.

— Pourquoi ? Bien d'autres que moi ont cette vie... Tant de gens sillonnent les routes du monde.

— Êtes-vous bien certaine de ne pas vous fuir vous-même ? Trouverez-vous, au loin, la paix que vous ignorez ici ?

— Peut-être... Lorsqu'on est loin, les points de vue changent... Et puis, quand je serai trop lasse, je me consolerais en pensant que j'aurai fait deux heureux...

Elle s'interrompit encore. Maintenant, une autre vision passait devant ses yeux : une jeune fille toute de blanc vêtue, sortant de l'église au bras d'un beau

garçon qui lui souriait tendrement. Elle fut surprise que cette pensée ne lui soit pas douloureuse comme elle l'aurait cru. C'était bien là ce qu'elle voulait.

Elle se retourna vers Ruber et, résolue :

— Car ils se marieront, Guillaume. Il faut qu'ils se marient. Je le veux. Vous qui les reverrez, dites-leur...

— Quoi, mon amie ? Que devrai-je leur dire ?

— Dites-leur que c'est mon dernier vœu avant de m'éloigner... Promettez-moi que vous le ferez, mon cher vieil ami... Dites-leur que je veux...

Un silence encore. Elle souriait un peu tristement :

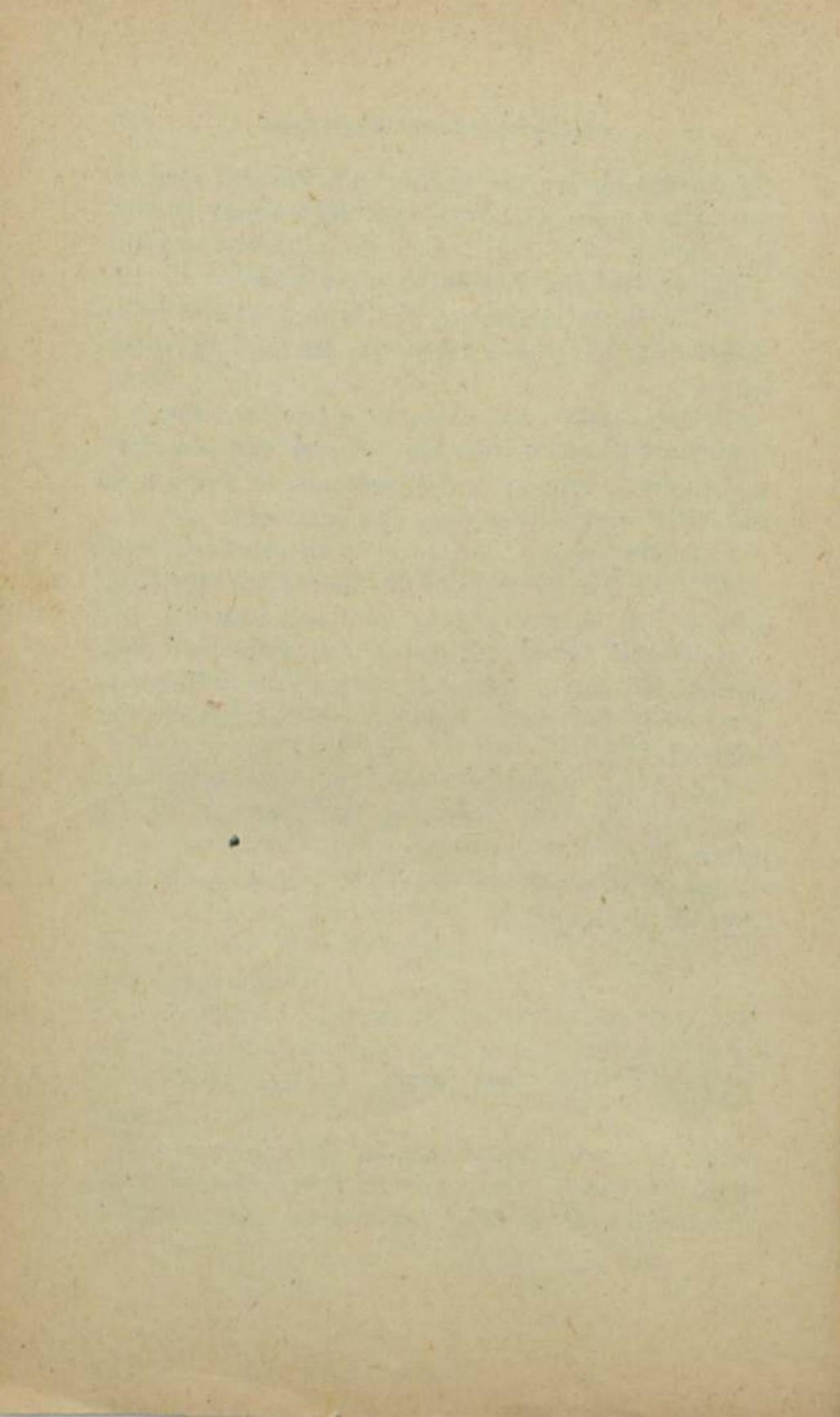
— « Je veux ! » Il disait très bien cela... Eh bien ! Dites-lui, à lui, que je veux qu'il soit heureux...

Guillaume Ruber inclina la tête, trop ému pour parler. Lui aussi, il pensait au bonheur d'Huguette qu'il avait tant souhaité. Mais il plaignait celle qui partait.

Qui savait, pourtant ? Peut-être, elle aussi, rencontrerait-elle, de nouveau, le bonheur sur sa route...

Car, la joie que l'on donne, il arrive que le Destin vous la rende...

FIN



ORAGE DANS LES CŒURS

PAR ALBERT DUBEUX

CHAPITRE PREMIER

LA LUTTE POUR LA VIE

Six heures sonnaient quand Geneviève Lebra-sier quitta les bureaux que M. Paturel (commission, exportation) occupait dans un immeuble passable-ment défraîchi de la rue du Quatre-Septembre. Par la rue de Gramont, elle gagna les grands boulevards, puis le boulevard Haussmann.

On était en avril : printemps de Paris, jeunesse du monde. Une brise légère caressait les premières feuilles, de petits nuages se disputaient des lambeaux de ciel bleu et d'humbles marchandes offraient aux passants la douceur des premiers lilas.

Geneviève se hâtait, insensible aux regards admiratifs. Son charme s'accordait merveilleusement à celui de cette soirée printanière : vingt ans, un foisonnement de boucles dorées, des yeux d'aigue-marine, un frais visage de fée-enfant, un corps souple que vêtait un petit tailleur qui n'en était pas à sa première saison et qui, sur elle, prenait une élégance que bien des privilégiées du sort lui eussent enviée.

(A suivre.)

Imp. J. Téquie, 3 bis, rue de la Sablière, Paris (France). -- 215-5-39.

L I S E Z

le nouveau roman
de

FRANÇOISE ROLAND

LE CHAMP STÉRILE

Un volume in-16 broché. Prix : **16 fr. 50**
Éditions TALLANDIER, 75, Rue Dareau, PARIS (14^e)

CŒUVRE nouvelle de l'auteur de ces deux beaux romans si vraiment vivants et humains qui sont intitulés : *De la Sorbonne au Calvaire* et *Le Clos des Cerisiers*, **Le Champ stérile** est encore d'un ton plus profond. Cette fois, c'est le drame de la stérilité féminine qu'évoque FRANÇOISE ROLAND ! Elle conte sobrement l'histoire d'un ménage sans enfants, qui, pour combler le vide de son foyer, adopte un petit orphelin et fait de lui son fils véritable... Jusqu'au jour fatal où la mère adoptive sent enfin tressaillir en elle une vie future !

Continuera-t-elle d'aimer l'enfant qu'elle a choisi, choyé, sauvé de la détresse et de la mort et qui dans sa tendre ingénuité lui a tout donné de son âme ? Cet intrus élevé par pitié, cet étranger ne volera-t-il pas à celui qui doit venir une part de l'amour maternel ? Et que seront-ils l'un pour l'autre, ces deux petits ?

Dilemme angoissant, que FRANÇOISE ROLAND dénoue seulement à la fin de son œuvre, d'une façon magistrale. Et cette chute inattendue est tellement marquée au double sceau de la volenté divine et de la douleur humaine que ce livre doit émouvoir, au plus profond d'eux-mêmes, tous ceux qui, dans l'enfant, voient comme Dominique, l'héroïne du **Champ stérile**, l'image même de la bonté créatrice et la rose de la vie !

LES
PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS